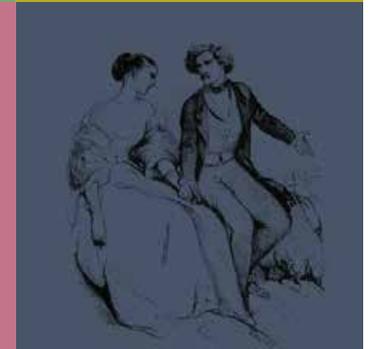
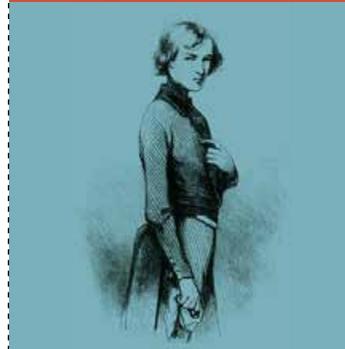
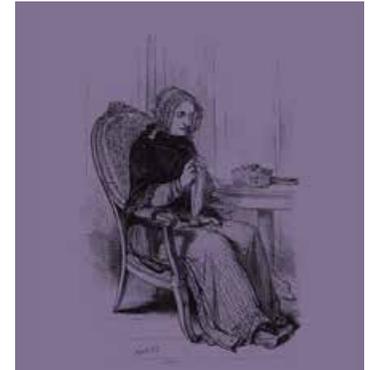


# JEU DES SEPT FAMILLES

Personnages de *La Comédie humaine*  
d'Honoré de Balzac

■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■  
Niveau  
collège - lycée



MUSÉE BALZAC  
Château de Saché

TOURAINES  
LE DÉPARTEMENT

# SOMMAIRE

## Les commerçants

Monsieur Guillaume.....	4
César Birotteau .....	6
Le marchand de curiosités.....	8
Gaudissart.....	10
Le père Séchard.....	12
Madame Nourisson.....	14

## Les femmes du peuple

La grande Nanon.....	16
Flore Brazier.....	18
Madame Vauquer.....	20
Madame Gruget.....	22
La Cibot.....	24
La femme de chambre d'Amélie Camusot.....	26

## Comtesses et duchesses

La comtesse Stéphanie de Vandières.....	28
La comtesse de Mortsauf.....	30
La comtesse Fœdora.....	32
La comtesse de Langeais.....	34
La comtesse de Vandenesse.....	36
La comtesse de Cadignan.....	38

## Comtes et ducs

Le Comte de Mortsauf.....	40
Le Baron du Guénic.....	42
Le Comte d'Hérouville.....	44
Lord Grenville.....	46
Le Baron de Nucingen.....	48
Le Chevalier de Valois.....	50

## Les vieillards

Ferragus.....	52
Madame de la Chanterie.....	54
Monsieur Bidault-Gigonnat.....	56
Le Père Goriot.....	58
Mademoiselle de Pen-Hoël.....	60
La veuve Descoings.....	62

## Les dandys

Godefroid.....	64
Raphaël de Valentin.....	66
Oscar Husson.....	68
Anselme Popinot.....	70
Henri de Marsay.....	72
Lucien Chardon de Rubempré.....	74

## Les demoiselles

Armande-Louise-Marie de Chaulieu.....	76
Euphrasie Castanier.....	78
Pauline Gaudin de Witschnau.....	80
Adélaïde Leseigneur de Rouville.....	82
Maria-Juana-Pepita de Mancini.....	84
Eugénie Grandet.....	86

### Compléments d'information sur les personnages :

Les descriptions des personnages sont extraites de l'édition électronique de La Comédie Humaine :  
<http://www.v1.paris.fr/musees/balzac/furne/presentation.htm>

Les résumés des œuvres de Balzac sont adaptés d'après ceux de :  
- Félix Longaud, Dictionnaire de Balzac, Paris : Larousse, 1969  
- l'édition électronique de La Comédie humaine :  
<http://www.v1.paris.fr/musees/balzac/furne/presentation.htm>

# Les commerçants

# 1

## Monsieur Guillaume



### **La Maison du chat-qui-pelote**

« Monsieur Guillaume était, de tous les marchands drapiers de Paris, celui dont les magasins se trouvaient toujours le mieux fournis, dont les relations avaient le plus d'étendue, et dont la probité commerciale était la plus exacte.

Monsieur Guillaume portait de larges culottes de velours noir, des bas chinés, et des souliers carrés à boucles d'argent. Son habit à pans carrés, à basques carrées, à collet carré, enveloppait son corps légèrement voûté d'un drap verdâtre garni de grands boutons en métal blanc mais rougis par l'usage. Ses cheveux gris étaient si exactement aplatis et peignés sur son crâne jaune, qu'ils le faisaient ressembler à un champ sillonné. Ses petits yeux verts, percés comme avec une vrille, flamboyaient sous deux arcs marqués d'une faible rougeur à défaut de sourcils. Les inquiétudes avaient tracé sur son front des rides horizontales aussi nombreuses que les plis de son habit. Cette figure blême annonçait la patience, la sagesse commerciale, et l'espèce de cupidité rusée que réclament les affaires. »

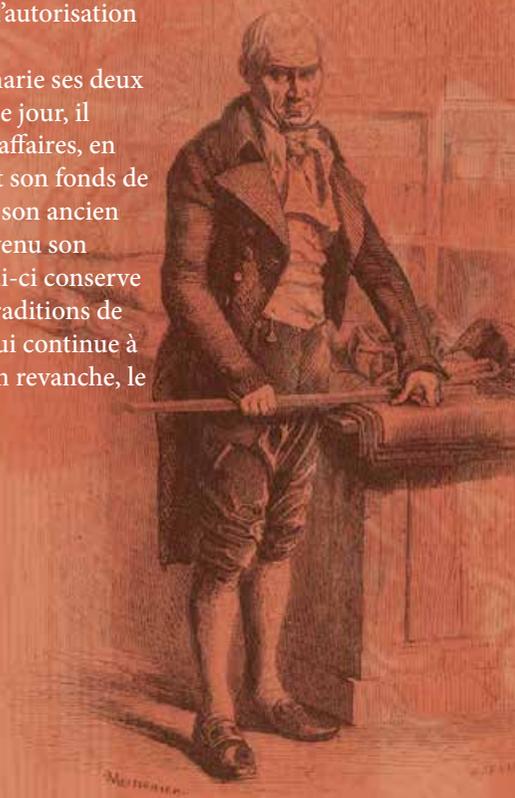
## Résumé de l'histoire

*La Maison du chat-qui-pelote* est un roman court écrit à Maffliers, daté d'octobre 1829 et publié en avril 1830.

La maison du chat-qui-pelote, ainsi nommée à cause de son enseigne, est une boutique de drapier tenue par un monsieur Guillaume qui prospère grâce au sens des affaires du négociant. Celui-ci a deux filles : l'aînée, Virginie, qui n'a guère que des qualités morales ; la cadette, Augustine, une merveilleuse beauté. Joseph Lecas,

commis chez Guillaume, est amoureux de la plus jeune, mais c'est l'aînée qu'il devra épouser. En effet, un peintre de talent, Théodore de Sommervieux, ayant admiré le ravissant profil d'Augustine, a fait son portrait qui lui a valu gloire et décorations. Augustine, amoureuse de son peintre, obtient, malgré les réticences de ses parents, l'autorisation de l'épouser. Le drapier marie ses deux filles le même jour, il se retire des affaires, en transmettant son fonds de commerce à son ancien commis, devenu son gendre. Celui-ci conserve les bonnes traditions de la maison, qui continue à prospérer. En revanche, le

mariage d'Augustine n'est pas heureux. Son mari la délaisse, la trompe. Malgré les conseils de ses parents, elle refuse de divorcer et mène une vie languissante, jusqu'à sa mort à l'âge de vingt-sept ans.



# Les commerçants

## 2 César Birotteau



### Grandeur et décadence de César Birotteau

« En venant à Paris, César savait lire, écrire et compter, mais son instruction en était restée là, sa vie laborieuse l'avait empêché d'acquérir des idées et des connaissances étrangères au commerce de la parfumerie. Mêlé constamment à des gens à qui les sciences, les lettres étaient indifférentes, et dont l'instruction n'embrassait que des spécialités ; n'ayant pas de temps pour se livrer à des études élevées, le parfumeur devint un homme pratique. [...]

César avait alors quarante ans. Les travaux auxquels il se livrait dans sa fabrique lui avaient donné quelques rides prématurées, et avaient légèrement argenté la longue chevelure touffue que la pression de son chapeau lustrait circulairement. Son front, où, par la manière dont ils étaient plantés, ses cheveux dessinaient cinq pointes,

annonçait la simplicité de sa vie. Ses gros sourcils n'effrayaient point, car ses yeux bleus s'harmonisaient par leur limpide regard toujours franc à son front d'honnête homme. Son nez cassé à la naissance et gros du bout lui donnait l'air étonné des gobe-mouches de Paris. Ses lèvres étaient très-lippues, et son grand menton tombait droit. Sa figure, fortement colorée, à contours carrés, offrait, par la disposition des rides, par l'ensemble de la physionomie, le caractère ingénument rusé du paysan. La force générale du corps, la grosseur des membres, la carrure du dos, la largeur des pieds, tout dénotait d'ailleurs le villageois transplanté dans Paris. Ses mains larges et poilues, les grasses phalanges de ses doigts ridés, ses grands ongles carrés eussent attesté son origine, s'il n'en était pas resté des vestiges dans toute sa personne. Il avait sur les lèvres le sourire de bienveillance que prennent les marchands quand vous entrez chez eux, mais ce sourire commercial était l'image de son contentement intérieur et peignait l'état de son âme douce.

Sa défiance ne dépassait jamais les affaires, sa ruse le quittait sur le seuil de la Bourse ou quand il fermait son grand livre. Le soupçon était pour lui ce qu'étaient ses factures imprimées, une nécessité de la vente elle-même. Sa figure offrait une sorte d'assurance comique, de fatuité mêlée de bonhomie qui le rendait original à voir en lui évitant une ressemblance trop complète avec la plate figure du bourgeois parisien. Sans cet air de naïve admiration et de foi en sa personne, il eût imprimé trop de respect ; il se rapprochait ainsi des hommes en payant sa quote part de ridicule. Habituellement en parlant il se croisait les mains derrière le dos. Quand il croyait avoir dit quelque chose de galant ou de saillant, il se levait imperceptiblement sur la pointe des pieds, à deux reprises, et retombait sur ses talons lourdement, comme pour appuyer sur sa phrase. »

## Résumé de l'histoire

*Grandeur et décadence de César Birotteau est un roman qui paraît en décembre 1837.*

César Birotteau s'est élevé par son travail et son honnêteté. Venu à Paris de sa Touraine natale à l'âge de quatorze ans, il est entré comme garçon de magasin chez le parfumeur Ragon, qui tient boutique à l'enseigne de la Reine des roses, et il a su gagner sa confiance. S'élevant peu à peu, il peut prendre à son compte l'affaire de son patron, et épouse une jeune fille, Constance Barbe Pillerault, d'une très grande beauté, et qui sera pour lui une compagne pleine de finesse et de bon sens au moment de l'apogée, pleine de dévouement

dans les temps difficiles. César voit grand : il a de vastes projets, dont la sagesse de sa femme ne parvient pas à le détourner. Il veut se lancer dans le haut commerce, embellir son magasin, agrandir et orner son appartement, et donne un grand bal qui marquera le sommet de son ascension. Cela lui vaut de nombreuses jalousies dans son quartier. Les spéculations auxquelles il s'est risqué tournent mal. Son notaire, Me Roguin, fait faillite. Lui-même se débat dans de graves difficultés. Il est hanté par la perspective de la faillite, qui lui a toujours paru le pire déshonneur pour un honnête commerçant. Pour l'éviter, il essaie de faire appel aux banquiers. En vain. Il doit déposer le bilan. Mais il ne renonce pas ; il a obtenu son concordat ; il prend un emploi de bureau ; personne ne l'abandonne. Sa femme

se place comme caissière, sa fille comme vendeuse de nouveautés ; son futur gendre, Anselme Popinot, depuis longtemps amoureux de la jeune Césarine Birotteau, et dont César a d'ailleurs amorcé la fortune en lui confiant la fabrication et la vente d'une spécialité de parfumerie, lui demande la main de Césarine le jour même de la déclaration de faillite. Popinot est agréé, mais sous la condition que le mariage n'aura lieu que le jour où Birotteau sera relevé de sa faillite. Ce jour arrive, grâce à l'obstination et au travail inhumain de César, qui, au bout de trois ans, ayant remboursé ses créanciers, se voit réhabilité. Il meurt après cette suprême consolation.

# Les commerçants

## 3

### Le marchand de curiosités



#### La Peau de chagrin

« Figurez-vous un petit vieillard sec et maigre, vêtu d'une robe en velours noir, serrée autour de ses reins par un gros cordon de soie. Sur sa tête, une calotte en velours également noir laissait passer, de chaque côté de la figure, les longues mèches de ses cheveux blancs et s'appliquait sur le crâne de manière à rigidement encadrer le front. La robe ensevelissait le corps comme dans un vaste linceul, et ne permettait de voir d'autre forme humaine qu'un visage étroit et pâle. Sans le bras décharné, qui ressemblait à un bâton sur lequel on aurait posé une étoffe et que le vieillard tenait en l'air pour faire porter sur le jeune homme toute la clarté de la lampe, ce visage aurait paru suspendu dans les airs. Une barbe grise et taillée en pointe cachait le menton de cet être bizarre, et lui donnait l'apparence de ces têtes judaïques qui servent de types aux artistes quand ils veulent représenter Moïse. Les lèvres de cet homme étaient si décolorées, si minces, qu'il fallait une attention particulière pour deviner la ligne

tracée par la bouche dans son blanc visage. Son large front ridé, ses joues blêmes et creuses, la rigueur implacable de ses petits yeux verts, dénués de cils et de sourcils, pouvaient faire croire à l'inconnu que le Peseur d'or de Gérard Dow était sorti de son cadre.

Une finesse d'inquisiteur, trahie par les sinuosités de ses rides et par les plis circulaires dessinés sur ses tempes, accusait une science profonde des choses de la vie. Il était impossible de tromper cet homme qui semblait avoir le don de surprendre les pensées au fond des cœurs les plus discrets. Les mœurs de toutes les nations du globe et leurs sagesses se résumaient sur sa face froide, comme les productions du monde entier se trouvaient accumulées dans ses magasins poudreux ; vous y auriez lu la tranquillité lucide d'un Dieu qui voit tout, ou la force orgueilleuse d'un homme qui a tout vu. »

#### Le personnage dans l'histoire

*La Peau de chagrin* paraît en 1831 avec pour la première fois la signature « de Balzac ». C'est un conte fantastique dont l'intrigue se déroule dans la société parisienne.

Le marquis Raphaël de Valentin, héritier d'une petite somme à la mort de son père, décide de la faire durer en menant une vie parcimonieuse qu'il consacre à l'étude. Il médite un *Traité de la volonté* en vue duquel il étudie les langues orientales. Mais, sous l'influence de Rastignac, qu'il a rencontré et qui a raillé cette vie de reclus, il

décide de mener une vie moins austère, et entreprend sans succès la conquête de la belle comtesse Fœdora. Ruiné, désespéré, il songe au suicide, et, avant de s'y résoudre va tenter sa chance dans une salle de jeu au Palais-Royal. Il y perd son dernier louis, et songe à se jeter dans la Seine, lorsqu'il entre par hasard dans le magasin d'un marchand de curiosités. Celui-ci lui montre une étrange peau de chagrin, accompagnée d'une inscription d'après laquelle le possesseur de ce talisman verra tous ses vœux réalisés. Mais chaque fois, la surface de la peau de chagrin diminuera, et lorsqu'il n'en restera plus rien, ce sera la mort du détenteur. Le marchand de curiosités, après avoir solennellement mis en

garde Raphaël contre le pouvoir redoutable du talisman, lui en fait cadeau. Dès lors, le moindre vœu de Raphaël est exaucé ; mais il constate avec horreur que, chaque fois la peau rétrécit. C'est en vain qu'il essaie d'éviter le moindre désir ; en vain il croit fuir la malédiction en jetant la peau dans un puits, d'où le jardinier la ressortira par hasard, en puisant de l'eau. Elle s'est encore inexorablement rétrécie. Raphaël tombe malade ; les savants qu'il a consultés sont impuissants devant le mystère du talisman, les médecins les plus célèbres impuissants à le guérir. Et il meurt devant la dernière parcelle – bientôt disparue – de la peau de chagrin, et non sans avoir essayé de posséder dans une sorte de frénésie désespérée, la jeune fille qu'il aime.

# Les commerçants

## 4 Gaudissart



### L'illustre Gaudissart

« Il menait une vie de souverain, ou mieux de journaliste. Mais n'était-il pas le vivant feuilleton du commerce parisien ? Il se nommait Gaudissart, et sa renommée, son crédit, les éloges dont il était accablé, lui avaient valu le surnom d'illustre. Partout où ce garçon entrait, dans un comptoir comme dans une auberge, dans un salon comme dans une diligence, dans une mansarde comme chez un banquier, chacun de dire en le voyant : -- Ah ! Voilà l'illustre Gaudissart. Jamais nom ne fut plus en harmonie avec la tournure, les manières, la physionomie, la voix, le langage d'aucun homme. Tout souriait au Voyageur et le Voyageur souriait à tout. *Similia similibus*, il était pour l'homéopathie.

Calembours, gros rire, figure monacale, teint de cordelier, enveloppe rabelaisienne ; vêtement, corps, esprit, figure s'accordaient pour mettre de la gaudisserie, de la gaudriole en toute sa

personne. Rond en affaires, bon homme, rigoleur, vous eussiez reconnu en lui l'homme aimable de la grisette, qui grimpe avec élégance sur l'impériale d'une voiture, donne la main à la dame embarrassée pour descendre du coupé, plaisante en voyant le foulard du postillon, et lui vend un chapeau ; sourit à la servante ; la prend ou par la taille ou par les sentiments ; imite à table le gouglou d'une bouteille en se donnant des chiquenaudes sur une joue tendue ; sait faire partir de la bière en insufflant l'air entre ses lèvres ; tape de grands coups de couteau sur les verres à vin de Champagne sans les casser, et dit aux autres : -- Faites-en autant ! Qui gouaille les voyageurs timides, dément les gens instruits, règne à table et y gobe les meilleurs morceaux. Homme fort d'ailleurs, il pouvait quitter à temps toutes ses plaisanteries, et semblait profond au moment où, jetant le bout de son cigare, il disait en regardant une ville : -- le vais voir ce que ces gens-là ont dans le ventre ! Gaudissart devenait alors le plus fin, le plus habile des ambassadeurs. Il savait entrer en administrateur chez le sous-préfet, en capitaliste chez le banquier, en homme religieux et monarchique chez le royaliste, en bourgeois chez le bourgeois ; enfin il était partout ce qu'il devait être, laissait Gaudissart à la porte et le reprenait en sortant. »

### Résumé de l'histoire

*L'illustre Gaudissart est une nouvelle qui paraît en décembre 1833.*

Gaudissart est le type parfait du commis voyageur. Il a travaillé d'abord dans les chapeaux, puis dans l'« article de Paris ». Mais pour satisfaire aux besoins de sa maîtresse, il entreprend de placer des assurances et des abonnements dans les journaux. À Vouvray, il commence sa prospection par une visite à un sieur Vernier, qui, pour se moquer de lui, l'adresse à un certain Margaritis. Celui-ci est un vieux fou, et il faut une longue conversation pour que Gaudissart finisse par s'en apercevoir. Furieux d'avoir été berné, il

vient injurier Vernier, et lui donne un soufflet. Duel où Gaudissart, peu habile au maniement de l'arme blanche, préfère choisir le pistolet. Les deux adversaires, ayant échangé deux balles sans résultat, se réconcilient.



# Les commerçants

## 5 Le Père Séchard



### Illusions perdues

« Séchard confirmait cette observation : plus il vieillissait, plus il aimait à boire. Sa passion laissait sur sa physionomie oursine des marques qui la rendaient originale. Son nez avait pris le développement et la forme d'un A majuscule corps de triple canon. Ses deux joues veinées ressemblaient à ces feuilles de vigne pleines de gibbosités violettes, purpurines et souvent panachées. Vous eussiez dit d'une truffe monstrueuse enveloppée par les pampres de l'automne. Cachés sous deux gros sourcils pareils à deux buissons chargés de neige, ses petits yeux gris, où pétillait la ruse d'une avarice qui tuait tout en lui, même la paternité, conservaient leur esprit jusque dans l'ivresse. Sa tête chauve et découronnée, mais ceinte de cheveux grisonnants qui frisotaient encore, rappelait à l'imagination les Cordeliers des Contes de La Fontaine. Il était court et ventru comme beaucoup de ces vieux lampions qui consomment plus d'huile que de mèche ; car les excès en toute chose poussent le corps dans la voie qui lui est propre. L'ivrognerie, comme l'étude, engraisse encore l'homme gras et maigrit l'homme

maigre. Jérôme-Nicolas Séchard portait trente ans le fameux tricorne municipal, qui dans quelques provinces se retrouve encore sur la tête du tambour de la ville. Son gilet et son pantalon étaient en velours verdâtre. Enfin, il avait une vieille redingote brune, des bas de coton chinés et des souliers à boucles d'argent. Ce costume où l'ouvrier se retrouvait encore dans le bourgeois convenait si bien à ses vices et à ses habitudes, il exprimait si bien sa vie, que ce bonhomme semblait avoir été créé tout habillé : vous ne l'auriez pas plus imaginé sans ses vêtements qu'un oignon sans sa pelure. Si le vieil imprimeur n'eût pas depuis longtemps donné la mesure de son aveugle avidité, son abdication suffirait à peindre son caractère. »

### Le personnage dans l'histoire

*Illusions perdues* est une œuvre qui comporte 3 parties qui se font suite :

*les Deux Poètes* (février 1837), *Un grand homme de province à Paris* (juin 1839), *David Séchard* (1844).

C'est un roman où se retrouvent les principaux personnages reparaisants du monde balzacien.

### Première partie :

*Les Deux Poètes*

Le roman semble d'abord avoir deux héros, Lucien Chardon et David Séchard, jeunes gens de talent et sans fortune : l'un est fils de pharmacien et veut devenir un grand poète, l'autre est fils d'imprimeur et veut inventer un nouveau mode de fabrication du papier. Leur caractère, leur physique, leurs désirs les opposent. La beauté et le charme de Lucien l'introduisent dans le milieu aristocratique d'Angoulême où Mme de Bargeton se fait sa protectrice et sa muse. David est épris de la sœur de Lucien, Ève, avec qui il partage amour et dévouement pour son frère.

Leurs destinées divergent alors. L'avenir de David est auprès d'Ève et dans l'imprimerie de son père où il peut mener ses recherches sur le papier. Celui de Lucien ne peut s'accomplir qu'à Paris, lieu de consécration des talents littéraires. Il s'y rend, fuyant avec Mme de Bargeton les rumeurs et les petites gens de la province.

### Deuxième partie :

*Un grand homme de province à Paris*

Mais Paris est aussi le lieu de la perte des illusions sur l'être aimé et l'amour des deux amants d'Angoulême ne résiste pas aux éblouissements d'une soirée d'opéra. Lucien, privé de sa protectrice, se résout à vivre frugalement et se remet à écrire. Il fait la connaissance d'un jeune écrivain, d'Arthez, et d'un journaliste, Lousteau. Incité par l'un à suivre la voie difficile du travail solitaire, il choisit de suivre celle dont on lui a pourtant montré les dangers, la recherche du succès immédiat par le journalisme. Amant adulé de l'actrice Coralie, il mène ainsi quelque temps une existence brillante, mais s'attire des inimitiés ; victime de ses contradictions et de la vengeance de Mme de Bargeton, il se retrouve seul à la mort de Coralie et repart pour Angoulême.

### Troisième partie :

*David Séchard*

Pendant que David consacre tout son temps à ses recherches sur le papier, Ève tente de le remplacer à l'imprimerie ; mais elle se trouve en butte aux manœuvres des frères Cointet qui veulent ruiner une entreprise concurrente et s'emparer de l'éventuelle découverte de l'inventeur. L'arrivée de Lucien, auteur de faux billets qui font peser sur David la menace d'une arrestation, ses repentirs successifs, ses tentatives désastreuses pour réparer ses fautes, ne font qu'accélérer la victoire des imprimeurs. Lucien quitte Angoulême avec l'intention de se tuer, mais il rencontre sur la route un prêtre espagnol. Cette rencontre tient à la fois du ravissement (rapt et séduction), de la dépossession de soi et de la renaissance : au prix d'un étrange pacte, Lucien peut repartir à la conquête de Paris. *Illusions perdues* s'ouvre sur *Splendeurs et misères des courtisanes*.

# Les commerçants

## Madame Nourrisson



### *Les Comédiens sans le savoir*

« Vous allez voir l'usurière des rats, des marcheuses, une femme qui possède autant de secrets affreux que vous apercevez de robes pendues derrière son vitrage, dit Bixiou.

Et il montrait une de ces boutiques dont la négligence fait tache au milieu des éblouissants magasins modernes. C'était une boutique à devanture peinte en 1820 et qu'une faillite avait sans doute laissée au propriétaire de la maison dans un état douteux ; la couleur avait disparu sous une double couche imprimée par l'usage et grassement épaissie par la poussière ; les vitres étaient sales, le bec de cane tournait de lui-même, comme dans tous les endroits d'où l'on sort encore plus promptement qu'on y est entré.

— Que dites-vous de ceci, n'est-ce pas la cousine germaine de la Mort ? dit le dessinateur à l'oreille de Gazonal en lui montrant au comptoir une terrible compagne, eh ! bien, elle se nomme madame Nourrisson. [...]

Gazonal fit voir une pièce de quarante francs, et madame Nourrisson donna des détails effrayants sur la misère secrète de quelques femmes dites comme il faut. La revendeuse

mise en gaieté par la conversation se dessina. Sans trahir aucun nom, aucun secret, elle fit frissonner les deux artistes en leur démontrant qu'il se rencontrait peu de bonheurs, à Paris, qui ne fussent assis sur la base vacillante de l'emprunt. Elle possédait dans ses tiroirs des feues grand'mères, des enfants vivants, des défunts maris, des petites-filles mortes, souvenirs entourés d'or et de brillants ! Elle apprenait d'effrayantes histoires en faisant causer ses pratiques les unes sur les autres, en leur arrachant leurs secrets dans les moments de passion, de brouilles, de colères, et dans ces préparations anodines que veut un emprunt pour se conclure.

— Comment avez-vous été amenée à faire ce commerce ? demanda Gazonal.

— Pour mon fils, dit-elle avec naïveté.

Presque toujours, les revendeuses à la toilette justifient leur commerce par des raisons pleines de beaux motifs. Madame Nourrisson se posa comme ayant perdu plusieurs prétendus, trois filles qui avaient très mal tourné, toutes ses illusions, enfin ! Elle montra, comme étant celles de ses plus belles valeurs, des reconnaissances du Mont-de-Piété pour prouver combien son commerce comportait de mauvaises chances. Elle se donna pour gênée au Trente prochain. On la volait beaucoup, disait-elle. »

## Résumé de l'histoire

*Les Comédiens sans le savoir* est une œuvre écrite à la fin de 1845, qui paraît en avril 1846 et en 1848.

Cette œuvre, qui n'est pas un roman, ne peut être classée dans aucun genre. On ne saurait mieux la comparer qu'à une revue d'actualité où défilent rapidement des personnages qui interprètent de courtes scènes, avec la participation d'un « compère », qui leur sert de « faire-valoir » et qui, entre les scènes, se charge d'une présentation au public, aussi artificielle que possible.

Le fil conducteur en est simple : Sylvestre Gazonal, un méridional, dirige une manufacture de tissu dans les Pyrénées orientales. Il vient à Paris pour s'occuper d'un procès qui l'oppose à l'administration, au sujet d'un barrage indispensable à sa fabrique. Il y retrouve un cousin perdu de vue depuis longtemps, Léon de Lora, devenu un peintre célèbre. Léon entreprend, avec son ami Bixiou, d'initier Gazonal à la vie de Paris et de lui enseigner la capitale. D'où un parcours accéléré, à pied ou en « citadine », ponctué de rencontres, diverses mais précisément choisies : entre autres, une danseuse de l'Opéra, un directeur du journal, un chapelier, une revendeuse

à la toilette, un portier, un usurier, un coiffeur, un peintre fouriériste, un policier privé, une cartomancienne, des députés, un pédicure républicain, et deux lorettes pour finir. Le rythme est endiablé, les mots fusent, emplois ou métiers défilent et Gazonal reste ébahi, d'autant plus que ses deux guides sont un peu mystificateurs.



# Les femmes du peuple

1

## La grande Nanon



### Eugénie Grandet

« La Grande Nanon était peut-être la seule créature humaine capable d'accepter le despotisme de son maître. Toute la ville l'enviait à monsieur et à madame Grandet. La Grande Nanon, ainsi nommée à cause de sa taille haute de cinq pieds huit pouces, appartenait à Grandet depuis trente-cinq ans. Quoiqu'elle n'eût que soixante livres de gages, elle passait pour une des plus riches servantes de Saumur. [...]

A l'âge de vingt-deux ans, la pauvre fille n'avait pu se placer chez personne, tant sa figure semblait repoussante ; et certes ce sentiment était bien injuste : sa figure eût été fort admirée sur les épaules d'un grenadier de la garde ; mais en tout il faut, dit-on, l'à-propos. Forcée de quitter une ferme incendiée où elle gardait les vaches, elle vint à Saumur, où elle chercha du service, animée de ce robuste courage qui ne se refuse à rien. [...]

Nanon faisait tout : elle faisait la cuisine, elle faisait les buées, elle allait laver le linge à la Loire, le rapportait sur ses épaules ; elle se levait au jour,

se couchait tard ; faisait à manger à tous les vendangeurs pendant les récoltes, surveillait les halleboteurs ; défendait, comme un chien fidèle, le bien de son maître ; enfin, pleine d'une confiance aveugle en lui, elle obéissait sans murmure à ses fantaisies les plus saugrenues. [...]

Sa cuisine, dont les fenêtres grillées donnaient sur la cour, était toujours propre, nette, froide, véritable cuisine d'avare où rien ne devait se perdre. Quand Nanon avait lavé sa vaisselle, serré les restes du dîner, éteint son feu, elle quittait sa cuisine, séparée de la salle par un couloir, et venait filer du chanvre auprès de ses maîtres. Une seule chandelle suffisait à la famille pour la soirée. La servante couchait au fond de ce couloir, dans un bouge éclairé par un jour de souffrance. Sa robuste santé lui permettait d'habiter impunément cette espèce de trou, d'où elle pouvait entendre le moindre bruit par le silence profond qui régnait nuit et jour dans la maison. Elle devait, comme un dogue chargé de la police, ne dormir que d'une oreille et se reposer en veillant. »

## Résumé de l'histoire

*Eugénie Grandet* est un roman qui paraît en décembre 1833.

Le roman se déroule presque entièrement à Saumur. Félix Grandet (le père Grandet), vigneron, a su, par d'habiles spéculations, acquérir une énorme fortune. Il la gère avec une avarice sordide, et dirige avec autorité une famille composée de sa femme, aimante et douce, et de sa fille unique Eugénie. Le service de la maison est assuré par la grande Nanon, qui voue à Grandet une reconnaissance infinie parce qu'il l'a recueillie, qui le sert avec dévouement, quitte à lui tenir tête, le cas échéant.

La vie coule avec uniformité dans cette maison ; elle

n'est animée que par la rivalité des deux familles Cruchot et Grassins, dont chacune, convoitant l'énorme dot qu'aura Eugénie, essaie de pousser ses avantages dans une véritable stratégie prématrimoniale.

Mais voici qu'arrive à Saumur le cousin d'Eugénie, Charles Grandet, dont le père a fait faillite et s'est suicidé. Auparavant, il a confié son fils au père Grandet. Le fils renoncera à la succession de son père et partira pour les Indes y chercher fortune. Mais, au cours de son séjour à Saumur, Eugénie est tombée amoureuse de lui (plus profondément qu'il n'est devenu amoureux d'elle) et lui a remis, en cachette de son père, un petit trésor en écus d'or que l'avare lui avait constitué. Charles, avant de quitter Saumur, a juré à Eugénie un amour éternel et promis de l'épouser lorsqu'il aura rétabli sa fortune aux Indes. Grandet, après le départ de Charles, a l'occasion de demander

à sa fille de lui présenter son magot ; elle refuse de le faire (et pour cause) et tient tête à son père avec une énergie telle que Grandet, entré dans une violente colère, la condamne à rester dans sa chambre, « au pain sec et à l'eau ».

Ces scènes atroces finissent par avoir raison de la santé de Mme Grandet ; elle meurt. Et c'est ensuite le tour du père Grandet, qui laisse ainsi une orpheline riche d'un nombre respectable de millions. Elle attend Charles. Il ne la reverra pas. Rentrant enrichi par la traite des nègres, il a cru flatteur et avantageux de se fiancer à une héritière titrée, Mlle d'Aubrion (calcul faux car il finira par perdre sa fortune). Eugénie, désolée, mais résignée, accepte d'épouser le président Cruchot de Bonfons, à la condition expresse que cette union reste un mariage blanc. Son mari étant mort peu après, Eugénie achève son existence en se consacrant aux bonnes œuvres.

# Les femmes du peuple



Flore Brazier



## La Rabouilleuse

« La fille, quasi nue, portait une méchante jupe courte trouée et déchiquetée, en mauvaise étoffe de laine alternativement rayée de bistre et de blanc. Une feuille de gros papier attachée par un brin d'osier lui servait de coiffure. Dessous ce papier plein de bâtons et d'O, qui justifiait bien son nom de papier-écolier, était tordue et rattachée, par un peigne à peigner la queue des chevaux, la plus belle chevelure blonde qu'ait pu souhaiter une fille d'Ève. Sa jolie poitrine hâlée, son cou à peine couvert par un fichu en loques, qui jadis fut un madras, montrait des places blanches au-dessous du hâle. La jupe, passée entre les jambes, relevée à mi-corps et attachée par une grosse épingle, faisait assez l'effet d'un caleçon de nageur. Les pieds, les jambes, que l'eau claire permettait d'apercevoir, se recommandaient par une délicatesse digne de la statuaire au Moyen-Âge. Ce charmant corps exposé au soleil avait un ton rougeâtre qui ne manquait pas de grâce. Le col et la poitrine méritaient d'être enveloppés de cachemire et de soie. Enfin, cette nymphe avait des yeux bleus garnis de cils dont le regard eût fait tomber à genoux un peintre et un poète. »

## Résumé de l'histoire

*La Rabouilleuse* est une œuvre qui paraît en 1842, sous le nom d'*Un ménage de garçon*. Balzac changera le nom pour l'édition de *La Comédie Humaine*.

L'intrigue se déroule à Issoudun. Dans la langue du Berry, rabouiller, c'est battre les ruisseaux pour en faire sortir les écrevisses. La Rabouilleuse, c'est le surnom donné à

Flore Brazier, héroïne du roman, parce qu'elle était chargée de rabouiller pendant son enfance. Elle est employée par le Docteur Rouget. À la mort du docteur, son fils Jean-Jacques Rouget hérite des biens de son père, de sa maison et ... de la Rabouilleuse, dont il fait, ayant vaincu sa timidité, sa maîtresse, et qui, bien vite, fait la loi chez lui.

Cependant, Flore tombe amoureuse de Maxence Gilet, ancien soldat, revenu à Issoudun. Mais celui-ci se fait tuer lors d'un duel par Philippe Bridau, fils d'Agathe Rouget, fille que le Docteur Rouget

a déshéritée. L'influence de Philippe auprès de la Rabouilleuse se substitue à celle de Maxence : il pousse la servante-maîtresse à épouser J.J. Rouget. Le couple s'installe à Paris où Rouget meurt rapidement. Philippe Bridau épouse la veuve, met la main sur la fortune qu'elle tient du précédent mari, puis pousse sa femme à la débauche et l'abandonne. Elle meurt dans la misère.



# Les femmes du peuple



## Madame Vauquer



### Le Père Goriot

« Bientôt la veuve se montre, attifée de son bonnet de tulle sous lequel pend un tour de faux cheveux mal mis, elle marche en traînant ses pantoufles grimacées. Sa face vieillotte, grassouillette, du milieu de laquelle sort un nez à bec de perroquet ; ses petites mains potelées, sa personne dodue comme un rat d'église, son corsage trop plein et qui flotte, sont en harmonie avec cette salle où suinte le malheur, où s'est blottie la spéculation, et dont madame Vauquer respire l'air chaudement fétide sans en être écœurée. Sa figure fraîche comme une première gelée d'automne, ses yeux ridés, dont l'expression passe du sourire prescrit aux danseuses à l'amer renfrognement de l'escompteur, enfin toute sa personne explique la pension, comme la pension implique

sa personne. Le baigne ne va pas sans l'argousin, vous n'imaginerez pas l'un sans l'autre. L'embonpoint blafard de cette petite femme est le produit de cette vie, comme le typhus est la conséquence des exhalaisons d'un hôpital. Son jupon de laine tricotée, qui dépasse sa première jupe faite avec une vieille robe, et dont la ouate s'échappe par les fentes de l'étoffe lézardée, résume le salon, la salle à manger, le jardinet, annonce la cuisine et fait pressentir les pensionnaires. Quand elle est là, ce spectacle est complet. Âgée d'environ cinquante ans, madame Vauquer ressemble à toutes les femmes qui ont eu des malheurs. Elle a l'œil vitreux, l'air innocent d'une entremetteuse qui va se gendарmer pour se faire payer plus cher, mais d'ailleurs prête à tout pour adoucir son sort, à livrer Georges ou Pichegru, si Georges ou Pichegru étaient encore à livrer. Néanmoins, elle est bonne femme au fond, disent les pensionnaires, qui la croient sans fortune en l'entendant geindre et tousser comme eux. »

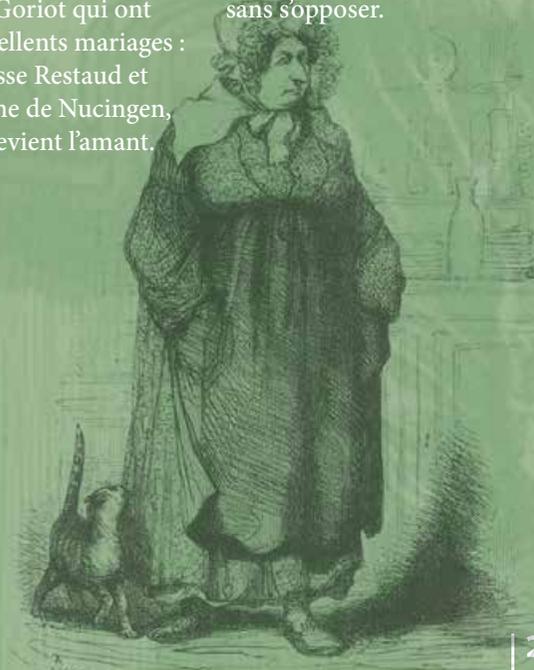
## Résumé de l'histoire

*Le Père Goriot est une œuvre que Balzac commence à écrire à Saché en septembre 1834, et qui paraît en 1835.*

Eugène de Rastignac, issu d'une famille de petite noblesse provinciale, venu étudier le droit à Paris, habite une modeste chambre dans la pension de Madame Vauquer, rue Neuve-Sainte-Geneviève. Il y fait la connaissance de Goriot, un bourgeois retiré des affaires,

enrichi sous la Révolution par des spéculations, et celle de Vautrin, un forçat évadé, en lutte silencieuse mais implacable contre l'ordre social. Il y croise en outre Victorine Taillefer, une jeune fille abandonnée par son père, et se lie d'amitié avec Horace Bianchon, futur médecin. Par sa cousine, la vicomtesse de Beauséant, il s'introduit dans la haute société du faubourg Saint-Germain, y commet ses premiers faux pas en y gagnant son expérience, rencontre les filles de Goriot qui ont fait d'excellents mariages : la comtesse Restaud et la baronne de Nucingen, dont il devient l'amant.

Locataire de Mme Vauquer, protecteur de Goriot, protégé de Vautrin, ami de Bianchon, confident de Mme de Beauséant, soupirant d'Anastasia de Restaud, prétendant de Victorine Taillefer, amant de Delphine de Nucingen, Rastignac établit le contact entre les personnages et leurs intrigues, entre les lieux et les scènes multiples du roman dont l'histoire se fragmente en un drame à plusieurs destinées qui se croisent et se rejoignent sans s'opposer.



# Les femmes du peuple

## 4 Madame Gruget



### La Rabouilleuse

« Un instant après, apparut une femme que Bixiou désigna par ces mots : des guenilles qui marchent ! C'était, en effet, un tas de linge et de vieilles robes les unes sur les autres, bordées de boue à cause de la saison, tout cela monté sur de grosses jambes à pieds épais, mal enveloppés de bas rapiécés et de souliers qui dégorgeaient l'eau par leurs lézardes. Au-dessus de ce monceau de guenilles s'élevait une de ces têtes que Charlet a données à ses balayeuses, et caparaçonnée d'un affreux foulard usé jusque dans ses plis.

— Votre nom ? dit Joseph pendant que Bixiou croquait la femme appuyée sur un parapluie de l'an II de la République.

— Madame Gruget, pour vous servir. J'ai évu des rentes, mon petit monsieur, dit-elle à Bixiou dont le rire sournois l'offensa. Si ma pôv' fille n'avait pas eu l'accident d'aimer trop quelqu'un, je serais autrement que me voilà. Elle s'est jetée à l'eau, sous votre respect, ma pôv'lda ! J'ai donc évu la bêtise de nourrir un quaterne ; c'est pourquoi, mon cher monsieur, à soizante-dix-sept ans, je garde les malades à raison de dix sous par jour, et nourrie...

— Pas habillée ! dit Bixiou. Ma grand'mère s'habillait, elle ! En nourrissant son petit bonhomme de terre. »

### Résumé de l'histoire

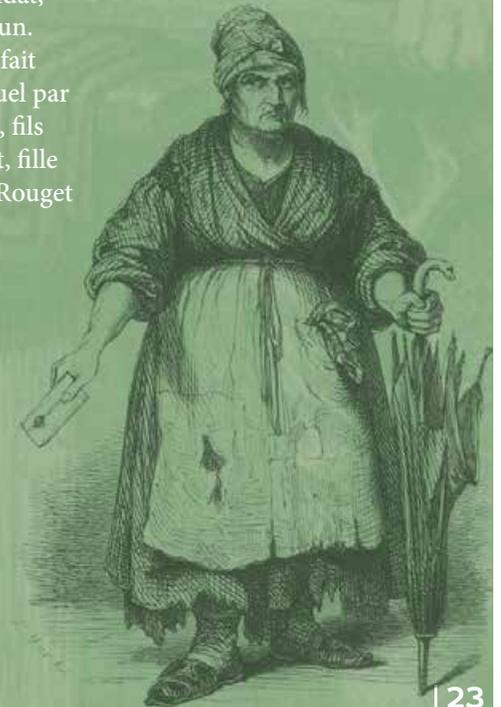
*La Rabouilleuse* est une œuvre qui paraît en 1842, sous le nom d'*Un ménage de garçon*. Balzac changera le nom pour l'édition de *La Comédie Humaine*.

L'intrigue se déroule à Issoudun. Dans la langue du Berry, rabouiller, c'est battre les ruisseaux pour en faire sortir les écrevisses. La Rabouilleuse, c'est le surnom donné à

Flore Brazier, héroïne du roman, parce qu'elle était chargée de rabouiller pendant son enfance. Elle est employée par le Docteur Rouget. À la mort du docteur, son fils Jean-Jacques Rouget hérite des biens de son père, de sa maison et ... de la Rabouilleuse, dont il fait, ayant vaincu sa timidité, sa maîtresse, et qui, bien vite, fait la loi chez lui.

Cependant, Flore tombe amoureuse de Maxence Gilet, ancien soldat, revenu à Issoudun. Mais celui-ci se fait tuer lors d'un duel par Philippe Bridau, fils d'Agathe Rouget, fille que le Docteur Rouget

a déshéritée. L'influence de Philippe auprès de la Rabouilleuse se substitue à celle de Maxence : il pousse la servante-maîtresse à épouser J.J. Rouget. Le couple s'installe à Paris où Rouget meurt rapidement. Philippe Bridau épouse la veuve, met la main sur la fortune qu'elle tient du précédent mari, puis pousse sa femme à la débauche et l'abandonne. Elle meurt dans la misère.



# Les femmes du peuple

## 5 La Cibot



### Le Cousin Pons

« Madame Cibot, ancienne belle écaillère, avait quitté son poste au Cadran-Bleu par amour pour Cibot, à l'âge de vingt-huit ans, après toutes les aventures qu'une belle écaillère rencontre sans les chercher. La beauté des femmes du peuple dure peu, surtout quand elles restent en espalier à la porte d'un restaurant. Les chauds rayons de la cuisine se projettent sur les traits qui durcissent, les restes de bouteilles bus en compagnie des garçons s'infiltrèrent dans le teint, et nulle fleur ne mûrit plus vite que celle d'une belle écaillère. Heureusement pour madame Cibot, le mariage légitime et la vie de conciergé arrivèrent à temps pour la conserver ; elle demeura comme un modèle de Rubens, en gardant une beauté virile que ses rivales de la rue de Normandie calomniaient, en la qualifiant de grosse dondon. Ces tons de chair pouvaient se

comparer aux appétissants glacis des mottes de beurre d'Isigny ; et nonobstant son embonpoint, elle déployait une incomparable agilité dans ses fonctions. Madame Cibot atteignait à l'âge où ces sortes de femmes sont obligées de se faire la barbe. N'est-ce pas dire qu'elle avait quarante-huit ans ? Une portière à moustaches est une des plus grandes garanties d'ordre et de sécurité pour un propriétaire. Si Delacroix avait pu voir madame Cibot posée fièrement sur son balai, certes il en eût fait une Bellone ! »

## Résumé de l'histoire

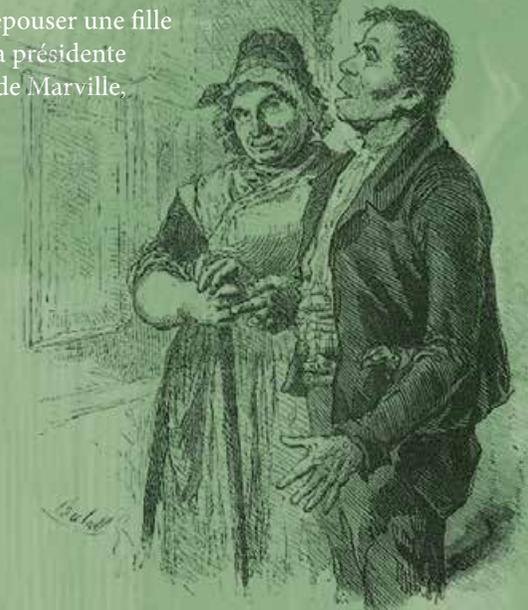
*Le Cousin Pons* est un roman qui paraît en 1847.

Sylvain Pons, prix de Rome de composition musicale, a été un musicien célèbre mais il finit par ne plus rien produire et par tomber dans l'oubli. Pour vivre, il a accepté la place de chef d'orchestre au théâtre de la Compagnie fondée par Gaudissart.

Il y rencontre le professeur de musique de l'établissement, un Allemand nommé Schmucke. Il se lie d'amitié avec le cousin Pons, et les deux hommes décident d'habiter ensemble et s'installent fraternellement dans un appartement.

D'autre part, Pons a entrepris de marier son ami le banquier Fritz Brunner avec sa cousine Cécile Camusot de Marville. Ce serait un beau parti pour la jeune fille ; mais Brunner, bizarrement déclare se refuser à épouser une fille unique. La présidente Camusot de Marville,

furieuse de cette avanie dont elle rend Pons responsable, rompt avec lui et ameute contre lui toute sa famille. Il dépérit, soigné avec dévouement par son vieux et fidèle ami. Il meurt, après l'avoir institué son légataire universel. Mais le testament est attaqué avec succès par les Camusot de Marville, qui utilisent leurs droits de proches parents, et la transaction qui suit ne laisse qu'à Schmucke qu'une rente viagère.



# Les femmes du peuple

## La femme de chambre d'Amélie Camusot



### La dernière incarnation de Vautrin

« Elle avait déjà fixé les dentelles de la chemise et massé convenablement les beautés de son corsage, lorsque la femme de chambre apporta le jupon, et acheva l'œuvre en donnant une robe. Pendant qu'Amélie, sur un signe de la femme de chambre, agrafait la robe par derrière et aidait la duchesse, la soubrette alla prendre des bas en fil d'Écosse, des brodequins de velours, un châle et un chapeau. Amélie et la femme de chambre chaussèrent chacune une jambe. »

## Résumé de l'histoire

*La Dernière incarnation de Vautrin* est la quatrième et dernière partie de *Splendeurs et misères des courtisanes* qui paraît dans son intégralité seulement en 1855.

L'étrange pacte passé entre Lucien de Rubempré et Vautrin sur une route de Charente en 1822 (voir *Illusions perdues*), a apporté au poète raté la fortune et la gloire parisienne. Reste la consécration officielle, la respectabilité, à asseoir. Le principal

outil de cet objectif est la prostituée juive Esther, que Vautrin a sortie du ruisseau pour lui donner un vernis d'éducation devant lui permettre d'être la maîtresse en titre du baron de Nucingen. À charge pour elle, en témoignage de reconnaissance et d'amour pour Lucien qu'elle adore, de « chiper quelques millions » à son protecteur, et de constituer ainsi la dot grâce à laquelle son amant pourra épouser Clotilde de Grandlieu. Docile, Esther se soumet à toutes les manœuvres élaborées par Vautrin, mais se suicide le soir même où elle doit se donner au baron. L'affaire fait quelque bruit ; le policier Corentin surveille depuis

longtemps, derrière des déguisements et des manœuvres de toute sorte, ce couple invincible que forment Lucien et Vautrin, qui sont finalement arrêtés et incarcérés à la Force. Désespéré, et habilement interrogé par Camusot, Lucien avoue la vérité et révèle la véritable identité de son complice ; il se pend ensuite dans sa cellule quand Vautrin était en train de mobiliser tout le bague pour le sauver. Vivement ébranlé par cette nouvelle, Vautrin obtient pourtant du magistrat Grandville sa mise en liberté : il demande alors à servir dans la police au lieu de la combattre. Il se retire vers 1845.

# Comtesses et duchesses

## 1

### La Comtesse Stéphanie de Vandières



#### Adieu

« Cette femme semblait ensevelie dans une méditation profonde, et venait à pas lents par une allée assez éloignée, en sorte que les deux amis eurent le temps de l'examiner. Elle était vêtue d'une robe de satin noir tout usée. Ses longs cheveux tombaient en boucles nombreuses sur son front, autour de ses épaules, descendaient jusqu'en bas de sa taille, et lui servaient de châle. Accoutumée sans doute à ce désordre, elle ne chassait que rarement sa chevelure de chaque côté de ses tempes ; mais alors, elle agitait la tête par un mouvement brusque, et ne s'y prenait pas à deux fois pour dégager son front ou ses yeux de ce voile épais. Son geste avait d'ailleurs, comme celui d'un animal, cette admirable sécurité de mécanisme dont la prestesse pouvait paraître un prodige dans une femme. Les deux chasseurs étonnés la virent sauter sur une branche de pommier et s'y attacher avec la légèreté d'un oiseau. Elle y saisit des fruits, les mangea, puis se laissa tomber à terre avec la

gracieuse mollesse qu'on admire chez les écureuils. Ses membres possédaient une élasticité qui ôtait à ses moindres mouvements jusqu'à l'apparence de la gêne ou de l'effort. [...] Le tonnerre ayant grondé dans le lointain, elle se retourna subitement, et se mit à quatre pattes avec la miraculeuse adresse d'un chien qui entend venir un étranger. Par l'effet de cette bizarre attitude, sa noire chevelure se sépara tout à coup en deux larges bandeaux qui retombèrent de chaque côté de sa tête, et permit aux deux spectateurs de cette scène singulière d'admirer des épaules dont la peau blanche brilla comme les marguerites de la prairie, un cou dont la perfection faisait juger celle de toutes les proportions du corps. »

## Résumé de l'histoire

*Adieu* est une œuvre qui paraît pour la première fois en 1830.

Une partie de chasse conduit Philippe de Sucy, ancien major de l'armée napoléonienne, revenu de Sibérie depuis 11 mois, et son ami le marquis d'Albon jusqu'à l'ancien prieuré des Bons-Hommes. Deux femmes apparemment dépourvues de raison errent dans le parc. Sucy reconnaît la seconde: il s'agit d'une amie d'enfance, Stéphanie, qu'il a tendrement aimée. Cette rencontre le bouleverse. Cependant au prieuré, le docteur

Fanjat, l'oncle de Stéphanie, comtesse de Vandières, raconte à d'Albon comment sa nièce est devenue folle. Le drame se situe le 28 novembre 1812 sur les bords de la Bérésina. Épuisés, tous les traînards de la Grande Armée se sont amassés sur la rive. Le colonel de Sucy veut sauver la vie du général de Vandières et de sa jeune femme qui l'accompagne. Mais, lorsque leur voiture atteint la Bérésina, il est trop tard : les Russes ont donné l'attaque au petit jour et Eblé, passé avec ses hommes de l'autre côté, a donné l'ordre de mettre le feu au pont. Sucy encourage les soldats à construire un radeau. Celui-ci achevé, il obtient à grand peine deux places pour le général (bientôt décapité par un glaçon) et pour sa femme. La comtesse crie « Adieu ! » à Philippe qui reste sur la

rive, évanoui. Elle est traînée pendant deux ans à la suite de l'armée et ne sait plus dire qu'un mot « Adieu ! ». Son oncle la retrouve par hasard : c'est lui qui l'a installée aux Bons-Hommes. Informé par son ami, Sucy va désormais chercher vainement à se faire reconnaître d'elle. Désespéré, il fait une ultime tentative pour la guérir, par une reconstitution du drame. Elle recouvre un instant la raison, et meurt.



# Comtesses et duchesses



## La Comtesse de Mortsauf



### Le Lys dans la vallée

« Ses cheveux fins et cendrés la faisaient souvent souffrir, et ces souffrances étaient sans doute causées par de subites réactions du sang vers la tête. Son front arrondi, proéminent comme celui de la loconde, paraissait plein d'idées inexprimées, de sentiments contenus, de fleurs noyées dans des eaux amères. Ses yeux verdâtres, semés de points bruns, étaient toujours pâles ; mais s'il s'agissait de ses enfants, s'il lui échappait de ces vives effusions de joie ou de douleur, rares dans la vie des femmes résignées, son œil lançait alors une lueur subtile qui semblait s'enflammer aux sources de la vie et devait les tarir [...].

Un nez grec, comme dessiné par Phidias et réuni par un double arc à des lèvres élégamment sinueuses,

spiritualisait son visage de forme ovale, et dont le teint, comparable au tissu des camélias blancs, se rougissait aux joues par de jolis tons roses. Son embonpoint ne détruisait ni la grâce de sa taille, ni la rondeur voulue pour que ses formes demeurassent belles quoique développées. [...] Le bas de sa tête n'offrait point ces creux qui font ressembler la nuque de certaines femmes à des troncs d'arbres, ses muscles n'y dessinaient point de cordes et partout les lignes s'arrondissaient en flexuosités désespérantes pour le regard comme pour le pinceau. Un duvet follet se mourait le long de ses joues, dans les méplats du col, en y retenant la lumière qui s'y faisait soyeuse. Ses oreilles petites et bien contournées étaient, suivant son expression, des oreilles d'esclave et de mère. [...] Ses bras étaient beaux, sa main aux doigts recourbés était longue, et, comme dans les statues antiques, la chair dépassait ses ongles à fines côtes. »

## Résumé de l'histoire

La publication du roman *Le Lys dans la vallée* est datée de 1836.

Félix de Vandenesse est un jeune homme timide et replié sur lui-même. Un soir, lors d'un bal à Tours, il voit s'asseoir à côté de lui une inconnue d'une très grande beauté. Pris d'une impulsion irrésistible, il dépose un baiser sur l'épaule nue de la belle inconnue qui s'éloigne, offensée. Envoyé par sa famille au château de Frapesle, à Saché, il est emmené en visite par son hôte, M. de Chessel, chez des voisins, au château de Clochegourde.

Dès l'entrée, il reconnaît la belle inconnue de Tours en la personne de la châtelaine, Mme de Mortsauf. Pris comme partenaire de jeu de M. de Mortsauf, Félix finit par être « de la maison ».

Une tendre et profonde passion, réciproque, mais parfaitement pure, unit le jeune homme à la comtesse.

Félix part ensuite pour Paris où il mène une carrière politique importante. Il n'oublie pourtant pas Clochegourde et sera amené à y retourner plusieurs fois. Cependant, dans les salons parisiens court le bruit de l'aventure sentimentale vécue par le jeune homme. Lady Dudley, une jeune anglaise, entreprend de le séduire et y arrive. Il devient son amant, sans perdre les sentiments qu'il a pour

Mme de Mortsauf. Celle-ci apprend l'infidélité de Félix. Elle ne répond plus à ses lettres. Éperdu, il part pour Saché, où Mme de Mortsauf le reçoit avec tristesse et lui annonce qu'elle sent sa mort prochaine. Effectivement, Félix retournera à Clochegourde quelque temps après pour assister aux derniers jours de la comtesse. Elle sait qu'elle va mourir, et au dernier moment, exprime ses regrets de n'avoir pas vraiment vécu. Elle meurt après avoir remis à Félix une lettre où elle explique ses choix.



# Comtesses et duchesses

## 3

### La Comtesse Fœdora



#### La Peau de chagrin

« Les bras mollement croisés, paraissant respirer les paroles, les écoutant même du regard et avec bienveillance, elle exhalait le sentiment. Ses lèvres fraîches et rouges tranchaient sur un teint d'une vive blancheur ; ses cheveux bruns faisaient assez bien valoir la couleur orangée de ses yeux mêlés de veines comme une pierre de Florence, et dont l'expression semblait ajouter de la finesse à ses paroles ; son corsage était paré des grâces les plus attrayantes. Une rivale aurait peut-être accusé de dureté ses épais sourcils qui paraissaient se rejoindre, et blâmé l'imperceptible duvet qui ornait les contours de son visage. Je trouvai la passion empreinte en tout. L'amour était écrit sur ses paupières italiennes, sur ses belles épaules dignes de la Vénus de Milo,

dans ses traits, sur sa lèvre supérieure un peu forte et légèrement ombragée. Cette femme était un roman : ces richesses féminines, l'ensemble harmonieux des lignes, les promesses que cette riche structure faisait à la passion, étaient tempérés par une réserve constante, par une modestie extraordinaire, qui contrastaient avec l'expression de toute la personne. [...]

Vêtue d'une robe de cachemire bleu, la comtesse était étendue sur un divan, les pieds sur un coussin. Un béret oriental, coiffure que les peintres attribuent aux premiers Hébreux, avait ajouté je ne sais quel piquant attrait d'étrangeté à ses séductions. Sa figure était empreinte d'un charme fugitif, qui semblait prouver que nous sommes à chaque instant des êtres nouveaux, uniques, sans aucune similitude avec le nous de l'avenir et le nous du passé. Je ne l'avais jamais vue aussi éclatante. »

## Résumé de l'histoire

*La Peau de chagrin* paraît en 1831 avec pour la première fois la signature « de Balzac ».

Le marquis Raphaël de Valentin, héritier d'une petite somme à la mort de son père, décide de la faire durer en menant une vie parcimonieuse qu'il consacre à l'étude. Il médite un *Traité de la volonté* en vue duquel il étudie les langues orientales. Mais, sous l'influence de Rastignac, qu'il a rencontré et qui a raillé cette vie de reclus, il décide de mener une vie moins austère, et entreprend sans succès la conquête de la belle comtesse Fœdora.

Ruiné, désespéré, il songe au suicide, et, avant de s'y résoudre va tenter sa chance dans une salle de jeu au Palais-Royal. Il y perd son dernier louis, et songe à se jeter dans la Seine, lorsqu'il entre par hasard dans le magasin d'un brocanteur.

Celui-ci lui montre une étrange peau de chagrin, accompagnée d'une inscription d'après laquelle le possesseur de ce talisman verra tous ses vœux réalisés. Mais chaque fois, la surface de la peau de chagrin diminuera, et lorsqu'il n'en restera plus rien, ce sera la mort du détenteur. Le brocanteur, après avoir solennellement mis en garde Raphaël contre le pouvoir redoutable du talisman, lui en fait cadeau. Dès lors, le moindre vœu de Raphaël est exaucé ; mais il constate avec horreur que, chaque fois la peau

rétrécit. C'est en vain, qu'il essaie d'éviter le moindre désir ; en vain il croit fuir la malédiction en jetant la peau dans un puits, d'où le jardinier la ressortira par hasard, en puisant de l'eau. Elle s'est encore inexorablement rétrécie. Raphaël tombe malade ; les savants qu'il a consulté sont impuissants devant le mystère du talisman, les médecins les plus célèbres impuissants à le guérir. Et il meurt devant la dernière parcelle – bientôt disparue – de la peau de chagrin, et non sans avoir essayé de posséder dans une sorte de frénésie désespérée, la jeune fille qu'il aime.



# Comtesses et duchesses

## 4 La Duchesse de Langeais



### La Duchesse de Langeais

« Ne serait-ce pas toujours un portrait inachevé que celui de cette femme en qui les teintes les plus chatoyantes se heurtaient, mais en produisant une confusion poétique, parce qu'il y avait une lumière divine, un éclat de jeunesse qui donnait à ces traits confus une sorte d'ensemble ? La grâce lui servait d'unité. Rien n'était joué. Ces passions, ces demi-passions, cette velléité de grandeur, cette réalité de petitesse, ces sentiments froids et ces élans chaleureux étaient naturels et ressortaient de sa situation autant que de celle de l'aristocratie à laquelle elle appartenait. [...] »

Elle était coquette, aimable, séduisante jusqu'à la fin de la fête, du bal, de la soirée ; puis, le rideau tombé, elle se retrouvait seule, froide, insouciant, et néanmoins revivait le lendemain pour d'autres émotions également superficielles. [...] »

La duchesse de Langeais avait reçu de la nature les qualités nécessaires pour jouer les rôles de coquette, et son éducation les avait encore perfectionnées. Les femmes avaient raison de l'envier, et les hommes de l'aimer. Il ne lui manquait rien de ce qui peut inspirer l'amour, de ce qui le justifie et de ce qui le perpétue. Son genre de beauté, ses manières, son parler, sa pose s'accordaient pour la douer d'une coquetterie naturelle, qui, chez une femme, semble être la conscience de son pouvoir. Elle était bien faite, et décomposait peut-être ses mouvements avec trop de complaisance, seule affectation qu'on lui pût reprocher. Tout en elle s'harmoniait, depuis le plus petit geste jusqu'à la tournure particulière de ses phrases, jusqu'à la manière hypocrite dont elle jetait son regard. »

## Résumé de l'histoire

*La Duchesse de Langeais* est une œuvre qui paraît en 1834.

Antoinette de Navarreins a épousé le marquis de Langeais, qui, dès le début de son mariage, s'est conduit avec elle grossièrement. Le général de Montriveau est tombé amoureux de

la jeune femme. Celle-ci flattée de cet hommage, fait languir le soupirant en l'exaspérant, sans rien lui accorder. Au comble de l'exaspération, Montriveau la fait enlever au sortir d'un bal, la conduit dans une maison mystérieuse où, pour la punir du rôle cruel qu'elle a trop longtemps joué à son égard, il se dispose à la marquer au front de la trace rouge d'une croix de Lorraine. Satisfait d'avoir fait sentir son autorité à la marquise, il la libère sans avoir exécuté sa menace. C'est alors que, domptée,

la marquise aimera profondément cet homme : c'est lui qui maintenant la repousse, alors qu'elle n'hésite pas, en manifestant ouvertement son amour, à se compromettre aux yeux du monde. Inutilement. Désespérée, elle s'enfuit pour entrer en religion dans un couvent espagnol. Montriveau, toujours amoureux, la retrouvera et essaiera de l'enlever, mais trop tard. Il ne trouvera plus qu'une morte.



# Comtesses et duchesses

## 5 La Comtesse de Vandenesse



### Une fille d'Eve

« Les deux Marie, petites et minces, avaient la même taille, le même pied, la même main. Eugénie, la plus jeune, était blonde comme sa mère. Angélique était brune comme le père. Mais toutes deux avaient le même teint : une peau de ce blanc nacré qui annonce la richesse et la pureté du sang, jaspée par des couleurs vivement détachées sur un tissu nourri comme celui du jasmin, comme lui fin, lisse et tendre au toucher. Les yeux bleus d'Eugénie, les yeux bruns d'Angélique avaient une expression de naïve insouciance, d'étonnement non prémédité, bien rendue par la manière vague dont flottaient leurs prunelles sur le blanc fluide de l'œil. Elles étaient bien faites : leurs épaules un peu maigres devaient se modeler plus tard. Leurs gorges, si long-temps voilées, étonnèrent le regard par leurs perfections quand leurs maris les prièrent de se décolleter pour le bal : l'un et l'autre jouirent alors de cette charmante honte qui fit rougir d'abord à huis-clos et pendant toute une soirée ces deux ignorantes créatures. [...]

Angélique, disposée aux grandes luttes du sentiment, avait été jetée dans les plus hautes sphères de la société parisienne, la bride sur le cou. Madame de Vandenesse, qui succombait évidemment sous le poids de peines trop lourdes pour son âme, encore naïve après six ans de mariage, était étendue, les jambes à demi fléchies, le corps plié, la tête comme égarée sur le dos de la causeuse. Accourue chez sa sœur après une courte apparition aux Italiens, elle avait encore dans ses nattes quelques fleurs, mais d'autres gisaient éparses sur le tapis avec ses gants, sa pelisse de soie garnie de fourrures, son manchon et son capuchon. [...]

Cette charmante créature, si jolie dans sa parure de marabouts qui produisait ce flou délicieux des peintures de Lawrence, en harmonie avec la douceur de son caractère, fut pénétrée par la bouillante énergie de ce poète enragé d'ambition. »

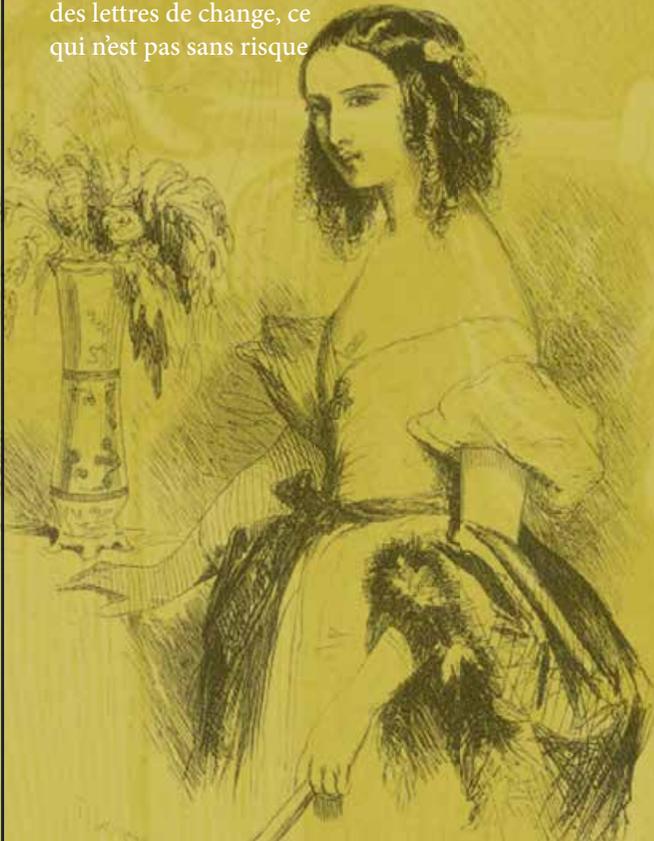
### Résumé de l'histoire

*Une fille d'Eve* est un roman paru en 1838 et 1839.

Marie-Angélique de Vandenesse, la jeune épouse du comte Félix de Vandenesse, commence à trouver l'existence bien ennuyeuse dans sa maison douillette de

la rue du Rocher. Arrive un écrivain brillant, fantasque et bohème : Nathan. Une liaison commence, amoureuse mais innocente. Nathan est ambitieux, ses projets politico-littéraires sont à l'origine de graves soucis financiers. Pour sauver son amant du suicide, puis de la prison pour dettes, Marie-Angélique accepte de souscrire des lettres de change, ce qui n'est pas sans risque

pour elle. L'épouse de Félix sera sauvée par deux anges gardiens : sa sœur, Mme du Tillet, et son mari, qui fait preuve de délicatesse et de compréhension.



# Comtesses et duchesses

## La Princesse de Cadignan

### *Les Secrets de la Princesse de Cadignan*

« La princesse passe encore aujourd'hui pour une des plus fortes sur la toilette, qui, pour les femmes est le premier des Arts. Elle avait mis une robe de velours bleu à grandes manches blanches traînantes, à corsage apparent, une de ces guimpes en tulle légèrement froncée, et bordée de bleu, montant à quatre doigts de son cou, et couvrant les épaules, comme on en voit dans quelques portraits de Raphaël. Sa femme de chambre l'avait coiffée de quelques bruyères blanches habilement posées dans ses cascades de cheveux blonds, l'une des beautés auxquelles elle devait sa célébrité. [...]

La blancheur si célèbre de la princesse avait pris une teinte mûrie qui lui prêtait un air

auguste. En ce moment de sa vie, frappée par tant de retours sur elle-même et par des pensées sérieuses, son front rêveur et sublime s'accordait admirablement avec son regard bleu, lent et majestueux. [...]

La princesse est une de ces femmes impénétrables, elle peut se faire ce qu'elle veut être : folâtre, enfant, innocente à désespérer ; ou fine, sérieuse et profonde à donner de l'inquiétude. »

### Résumé de l'histoire

*Les Secrets de la princesse de Cadignan* est un court roman paru en 1839.

En 1833, parvenues à l'âge de 36 ans, la princesse de Cadignan et son amie la marquise d'Espard, se trouvent contraintes de s'avouer qu'elles n'ont jamais aimé. Pour elles, l'amour a été jusqu'alors « un jeu au lieu d'être un combat ». La princesse est à un tournant de son existence : ruinée par la révolution de Juillet, irrémédiablement compromise par son passé galant, elle aspire à des émotions nouvelles.

Des émotions que lui apporte l'écrivain Daniel d'Arthez, lui aussi encore vierge de toute passion amoureuse, et que sa naïveté enflammée désigne comme une proie idéale pour ce « don juan femelle ». Loin de chercher à jeter un voile sur son tumultueux passé, le génie tactique de la princesse consiste, à travers des confidences étudiées, à « se mett[re] elle-même en capilotade et [à] se donn[er] des torts, afin de se donner aux yeux du candide

écrivain cette virginité que la plus naïve des femmes essaie d'offrir à tout prix à son amant ». Diane sait même utiliser habilement les très malveillants propos que ses amies et ses anciens amants ne manquent pas de rapporter, pour s'attacher définitivement celui qui sera son dernier, et son seul amour : « O niais illustre ! ne vois-tu pas que je t'aime follement ? ».

# Comtes et ducs

## 1

### Le Comte de Mortsauf



#### Le Lys dans la vallée

« Âgé seulement de quarante-cinq ans, il paraissait approcher de la soixantaine, tant il avait promptement vieilli dans le grand naufrage qui termina le dix-huitième siècle. La demi-couronne, qui ceignait monastiquement l'arrière de sa tête dégarnie de cheveux, venait mourir aux oreilles en caressant les tempes par des touffes grises mélangées de noir. Son visage ressemblait vaguement à celui d'un loup blanc qui a du sang au museau, car son nez était enflammé comme celui d'un homme dont la vie est altérée dans ses principes, dont l'estomac est affaibli, dont les humeurs sont viciées par d'anciennes maladies. Son front plat, trop large pour sa figure qui finissait en pointe, ridé transversalement par marches inégales, annonçait les habitudes de la vie en plein air et non les fatigues de l'esprit, le poids d'une constante infortune et non les efforts faits pour la dominer. Ses pommettes, saillantes et brunes au milieu des tons blafards de son teint, indiquaient

une charpente assez forte pour lui assurer une longue vie. Son œil clair, jaune et dur tombait sur vous comme un rayon du soleil en hiver, lumineux sans chaleur, inquiet sans pensée, défiant sans objet. Sa bouche était violente et impérieuse, son menton était droit et long. Maigre et de haute taille, il avait l'attitude d'un gentilhomme appuyé sur une valeur de convention, qui se sait au-dessus des autres par le droit, au-dessous par le fait. Le laissez-aller de la campagne lui avait fait négliger son extérieur. Son habillement était celui du campagnard en qui les paysans aussi bien que les voisins ne considéraient plus que la fortune territoriale. Ses mains brunies et nerveuses attestaient qu'il ne mettait de gants que pour monter à cheval ou le dimanche pour aller à la messe. Sa chaussure était grossière. Quoique les dix années d'émigration et les dix années de l'agriculteur eussent influé sur son physique, il subsistait en lui des vestiges de noblesse. »

#### Résumé de l'histoire

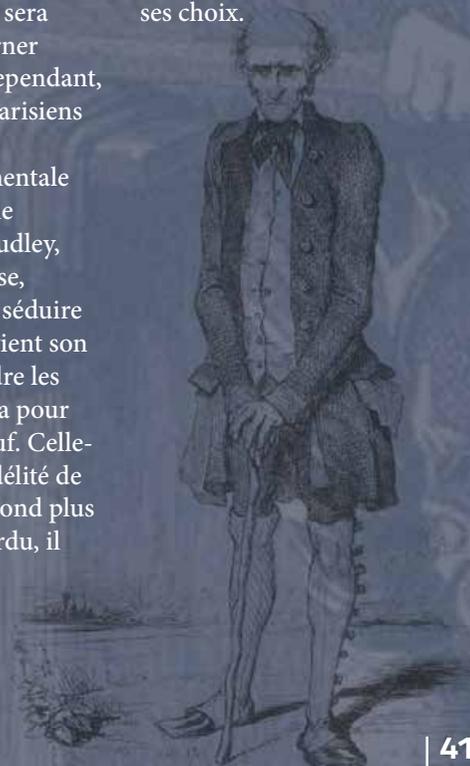
La publication du roman *Le Lys dans la vallée* est datée de 1836.

Félix de Vandenesse est un jeune homme timide et replié sur lui-même. Un soir, lors d'un bal à Tours, il voit s'asseoir à côté de lui une inconnue d'une très grande beauté. Pris d'une impulsion irrésistible, il dépose un baiser sur l'épaule nue de la belle inconnue qui s'éloigne, offensée. Envoyé par sa famille au château de Frapesle, à Saché, il est emmené en visite par son hôte, M. de Chessel, chez des voisins, au château de Clochegourde. Dès l'entrée, il reconnaît la belle inconnue de

Tours en la personne de la châtelaine, Mme de Mortsauf. Pris comme partenaire de jeu de M. de Mortsauf, Félix finit par être « de la maison ». Une tendre et profonde passion, réciproque, mais parfaitement pure, unit le jeune homme à la comtesse.

Félix part ensuite pour Paris où il mène une carrière politique importante. Il n'oublie pourtant pas Clochegourde et sera amené à y retourner plusieurs fois. Cependant, dans les salons parisiens court le bruit de l'aventure sentimentale vécue par le jeune homme. Lady Dudley, une jeune anglaise, entreprend de le séduire et y arrive. Il devient son amant, sans perdre les sentiments qu'il a pour Mme de Mortsauf. Celle-ci apprend l'infidélité de Félix. Elle ne répond plus à ses lettres. Éperdu, il

part pour Saché, où Mme de Mortsauf le reçoit avec tristesse et lui annonce qu'elle sent sa mort prochaine. Effectivement, Félix retournera à Clochegourde quelque temps après pour assister aux derniers jours de la comtesse. Elle sait qu'elle va mourir, et au dernier moment, exprime ses regrets de n'avoir pas vraiment vécu. Elle meurt après avoir remis à Félix une lettre où elle explique ses choix.



# Comtes et ducs



## Le Baron du Guénic



### Béatrix

« Monsieur du Guénic était un vieillard de haute taille, droit, sec, nerveux et maigre. Son visage ovale était ridé par des milliers de plis qui formaient des franges arquées au-dessus des pommettes, au-dessus des sourcils, et donnaient à sa figure une ressemblance avec les vieillards que le pinceau de Van Ostade, de Rembrandt, de Miéris, de Gérard Dow a tant caressés, et qui veulent une loupe pour être admirés. Sa physionomie était comme enfouie sous ces nombreux sillons, produits par sa vie en plein air, par l'habitude d'observer la campagne sous le soleil, au lever comme au déclin du jour. Néanmoins il restait à l'observateur les formes impérissables de la figure humaine et qui disent encore quelque chose à l'âme, même quand l'œil n'y voit plus qu'une tête morte. Les fermes contours de la face, le dessin du front, le sérieux des lignes, la roideur du nez, les linéaments de la charpente que

les blessures seules peuvent altérer, annonçaient une intrépidité sans calcul, une foi sans bornes, une obéissance sans discussion, une fidélité sans transaction, un amour sans inconstance. En lui, le granit breton s'était fait homme.

Le baron n'avait plus de dents. Ses lèvres, jadis rouges, mais alors violacées, n'étant plus soutenues que par les dures gencives sur lesquelles il mangeait du pain que sa femme avait soin d'amollir en le mettant dans une serviette humide, reentraient dans la bouche en dessinant toutefois un rictus menaçant et fier. Son menton voulait rejoindre le nez, mais on voyait, dans le caractère de ce nez bossué au milieu, les signes de son énergie et de sa résistance bretonne. Sa peau, marbrée de taches rouges qui paraissaient à travers ses rides, annonçait un tempérament sanguin, violent, fait pour les fatigues qui sans doute avaient préservé le baron de mainte apoplexie. Cette tête était couronnée d'une chevelure blanche comme de l'argent, qui retombait en boucles sur les épaules. La figure, alors éteinte en partie, vivait par l'éclat de deux yeux noirs qui brillaient au fond de leurs orbites brunes et jetaient les dernières flammes d'une âme généreuse et loyale. Les sourcils et les cils étaient tombés. La peau, devenue rude, ne pouvait se déplisser. La difficulté de se raser obligeait le vieillard à laisser pousser sa barbe en éventail. Un peintre eût admiré par-dessus tout, dans ce vieux lion de Bretagne aux larges épaules, à la nerveuse poitrine, d'admirables mains de soldat, des mains comme devaient être celles de du Guesclin, des mains larges, épaisses, poilues, [...].

Le front attirait l'attention par des teintes dorées aux tempes, qui contrastaient avec le ton brun de ce petit front dur et serré que la chute des cheveux avait assez agrandi pour donner encore plus de majesté à cette belle ruine. »

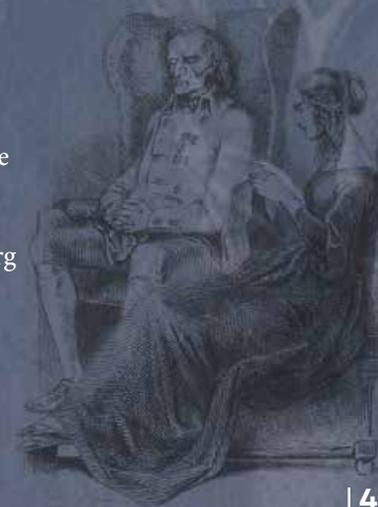
## Résumé de l'histoire

*Béatrix* est un roman qui paraît en 1839.

L'œuvre s'ouvre sur la présentation de Guérande qui abrite deux lieux antithétiques et emblématiques : l'Hôtel du Guénic et le château des Touches. L'un est refermé sur ses traditions et l'autre reflète le goût contrasté et insolite de Mlle Félicité des Touches, ou Camille Maupin de son pseudonyme. Le jeune et séduisant Calyste du Guénic est le seul à aller d'un lieu à l'autre. Aux Touches, Félicité, le fascine par sa culture, son intelligence et sa connaissance du monde parisien. Or, Camille annonce au jeune homme l'arrivée de son amie, Béatrix de Castéran, la marquise de Rochefide.

Calyste rencontre, outre Béatrix, le musicien Conti – son amant – et le critique Claude Vignon, que Camille projette d'épouser. Ébloui par cette brillante société, le gentilhomme breton repousse les avances de Charlotte de Kergarouët, riche héritière que la famille lui destine. Bientôt éperdument amoureux de la marquise de Rochefide, Calyste délaisse progressivement Camille. Il finit par se déclarer. Parallèlement, une joute épistolaire et verbale s'engage entre les deux femmes. La blonde marquise se pique au jeu et triomphe tandis que Mlle des Touches décide de se retirer du monde après avoir organisé l'avenir de son protégé. En effet, comme l'avait souhaité Félicité, Calyste épousera Sabine de Grandlieu – belle jeune femme issue du faubourg Saint-Germain et le couple s'installe à Paris. Mais Calyste, qui a fait un « mariage de convenance », ne tarde pas à retomber sous

l'emprise de Béatrix, à laquelle il n'a cessé de rêver et qu'il revoit clandestinement. Sabine lutte en essayant d'imiter Béatrix en tout : toilettes, aménagement de la maison, raffinement de la table, coquetterie. Béatrix cependant devient « rétrospectivement » la maîtresse de Calyste et le somme d'abandonner Sabine. Elle paraît triompher quand un complot se forme pour sauver Sabine et rétablir l'ordre des choses (y compris en ce qui concerne Béatrix). Calyste reviendra à sa femme, à qui il restera définitivement fidèle.



# Comtes et ducs

## 3

### Le Comte d'Hérouville



#### L'Enfant maudit

« Implacable comme la guerre que se faisaient alors l'Église et le Calvinisme, le front du comte était encore menaçant pendant le sommeil ; de nombreux sillons produits par les émotions d'une vie guerrière y imprimaient une vague ressemblance avec ces pierres vermiculées qui ornent les monuments de ce temps ; pareils aux mousses blanches des vieux chênes, des cheveux gris avant le temps l'entouraient sans grâce, et l'intolérance religieuse y montrait ses brutalités passionnées. La forme d'un nez aquilin qui ressemblait au bec d'un oiseau de proie, les contours noirs et plissés d'un œil jaune, les os saillants d'un visage creusé, la rigidité des rides profondes, le dédain marqué dans la lèvre inférieure, tout indiquait une ambition, un despotisme, une force d'autant plus à craindre que l'étroitesse du crâne trahissait un défaut absolu d'esprit et du courage sans générosité.

Ce visage était horriblement défiguré par une large balafre transversale dont la couture figurait une

seconde bouche dans la joue droite. À l'âge de trente-trois ans, le comte, jaloux de s'illustrer dans la malheureuse guerre de religion dont le signal fut donné par la Saint-Barthélemi, avait été grièvement blessé au siège de la Rochelle. La malencontre de sa blessure, pour parler le langage du temps, augmenta sa haine contre ceux de la Religion ; mais, par une disposition assez naturelle, il enveloppa aussi les hommes à belles figures dans son antipathie. Avant cette catastrophe, il était déjà si laid qu'aucune dame n'avait voulu recevoir ses hommages. [...]

Étendue de manière à garder la comtesse comme un avare garde son trésor, cette main énorme était couverte de poils si abondants, elle offrait un lacs de veines et de muscles si saillants, qu'elle ressemblait à quelque branche de hêtre entourée par les tiges d'un lierre jauni. En contemplant la figure du comte, un enfant aurait reconnu l'un de ces ogres dont les terribles histoires leur sont racontées par les nourrices. Il suffisait de voir la largeur et la longueur de la place que le comte occupait dans le lit pour deviner ses proportions gigantesques. Ses gros sourcils grisonnants lui cachaient les paupières de manière à rehausser la clarté de son œil où éclatait la férocité lumineuse de celui d'un loup au guet dans la feuillée. Sous son nez de lion, deux larges moustaches peu soignées, car il méprisait singulièrement la toilette, ne permettaient pas d'apercevoir la lèvre supérieure. Heureusement pour la comtesse, la large bouche de son mari était muette en ce moment, car les plus doux sons de cette voix rauque la faisaient frissonner. Quoique le comte d'Hérouville eût à peine cinquante ans, au premier abord on pouvait lui en donner soixante, tant les fatigues de la guerre, sans altérer sa constitution robuste, avaient outragé sa physionomie ; mais il se souciait fort peu de passer pour un mignon. »

#### Résumé de l'histoire

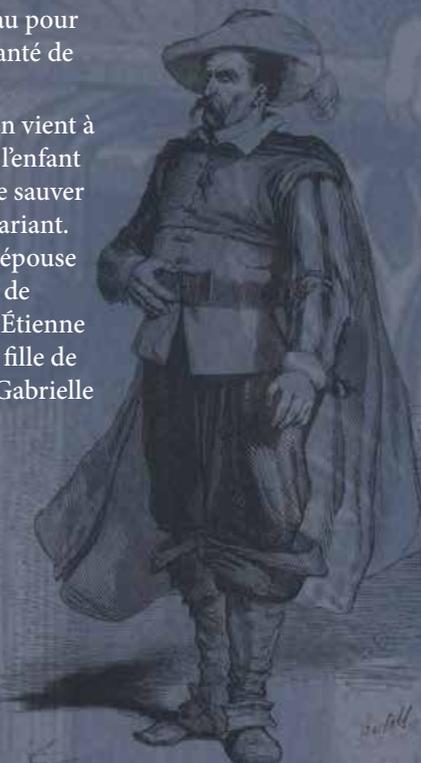
*L'Enfant maudit* est une courte œuvre qui paraît dans son intégralité en 1837.

L'intrigue se déroule à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, et au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Le comte, puis duc d'Hérouville est un homme autoritaire et méchant. Il a épousé une douce créature, Jeanne de Saint-Savin. Elle met au monde, avant terme, à sept mois, un fils, Étienne, que son père soupçonne à tort d'être illégitime. L'enfant, bien que malingre, survit, grâce au dévouement de sa mère, et contre l'attente du comte. Celui-ci exige qu'il soit élevé à l'écart, cloîtré dans une partie du château. La comtesse met plus tard au monde un autre fils, Maximilien, pour qui son père à toute

l'affection qu'il a refusée à l'aîné, et qui, entraîné par le comte, devient très vite habile au métier des armes, mais il meurt rapidement. Il ne reste plus au comte qu'un fils, Étienne. Celui-ci a perdu sa mère, que la tristesse et la douleur ont fini par terrasser. Mais il a été protégé et instruit par le rebouteux du lieu, maître Beauvouloir, qui avait par deux fois accouché la comtesse et qu'on avait installé au château pour surveiller de la santé de celle-ci.

Le vieux comte en vient à supplier son fils, l'enfant qu'il a maudit, de sauver la lignée en se mariant. Il a pour lui une épouse toute prête, Mlle de Grandlieu. Mais Étienne refuse. Il aime la fille de son bienfaiteur, Gabrielle

de Beauvouloir. Il refuse de céder. Et le vieillard dans un accès de rage démente, se précipite sur les deux amoureux avec une véhémence si menaçante que tous deux meurent de saisissement. Qu' à cela ne tienne ! Le comte se chargera lui-même d'épouser Mlle de Grandlieu, et il est encore « assez vert galant pour avoir une belle lignée ».



# Comtes et ducs

# 4

## Lord Grenville

### *La Femme de trente ans*

« Le jeune homme avait une de ces figures britanniques dont le teint est si fin, la peau si douce et si blanche qu'on est quelquefois tenté de supposer qu'elles appartiennent au corps délicat d'une jeune fille. Il était blond, mince et grand. Son costume avait ce caractère de recherche et de propreté qui distingue les fashionables de la prude Angleterre. On eût dit qu'il rougissait plus par pudeur que par plaisir à l'aspect de la comtesse. »



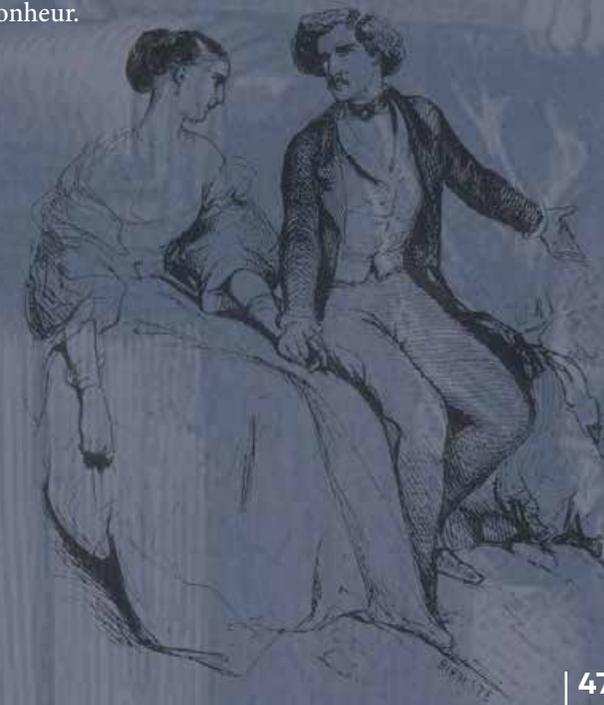
### Résumé de l'histoire

*La Femme de trente ans* est un roman publié en 1842.

La marquise d'Aiglemont est l'épouse d'un homme très séduisant, son cousin, et dont elle est profondément amoureuse. Mais la légèreté de son mari

la déçoit. Elle fait, par hasard, la connaissance d'un anglais qui a toutes les qualités de délicatesse qui manquent au marquis. Cet anglais, sir Arthur Ormond, devenu peu après Lord Grenville, est docteur en médecine, et devient le médecin de la marquise. Ils sont tombés amoureux l'un de l'autre, et, par vertu, ont renoncé à céder à cet amour. Lord Grenville meurt, et la marquise désespérée éprouve le regret de s'être refusée le bonheur.

Plus tard, elle fait la connaissance de Charles de Vandenesse, devient sa maîtresse, et a de lui trois enfants adultérins. S'en suivent les histoires de ses enfants, notamment celle de sa fille Hélène, qui prend pour amant le fils de Charles de Vandenesse, son demi-frère. Elle veut intervenir, mais reçoit de sa fille cette réponse : « Maman, je te croyais jalouse que du père ». Réponse dont la cruauté tue la marquise d'Aiglemont.



# 5 Comtes et ducs

## Le Baron de Nucingen



### *Splendeurs et misères des courtisanes*

« Le baron de Nucingen avouait alors soixante ans, les femmes lui étaient devenues parfaitement indifférentes, et, à plus forte raison, la sienne. Il se vantait de n'avoir jamais connu l'amour qui fait faire des folies. Il regardait comme un bonheur d'en avoir fini avec les femmes, desquelles il disait, sans se gêner, que la plus angélique ne valait pas ce qu'elle coûtait, même quand elle se donnait gratis. Il passait pour être si complètement blasé, qu'il n'achetait plus, à raison d'une couple de mille francs par mois, le plaisir de se faire tromper. [...]

De midi à une heure, le baron teignit ses cheveux et ses favoris. À neuf heures, le baron, qui prit un bain avant le dîner, fit une toilette de marié, se parfuma, s'adonna. Madame de Nucingen, avertie de cette métamorphose, se donna le plaisir de voir son mari.

— Mon Dieu ! dit-elle, êtes-vous ridicule !... Mais mettez donc une cravate de satin noir, à la place de cette cravate blanche qui fait paraître vos favoris encore plus durs. Et, d'ailleurs, c'est Empire, c'est vieux bonhomme, et vous vous donnez l'air d'un ancien Conseiller au Parlement. Otez donc vos boutons en diamant, qui valent chacun cent mille francs ; cette singesse vous les demanderait, vous ne pourriez pas les refuser ; et pour les offrir à une fille, autant les mettre à mes oreilles. »

### Résumé de l'histoire

*Splendeurs et misères des courtisanes* est une œuvre divisée en quatre parties qui paraît dans son intégralité seulement en 1855.

L'étrange pacte passé entre Lucien de Rubempré et Vautrin sur une route de Charente en 1822 (voir *Illusions perdues*), a apporté au poète raté la fortune et la gloire parisienne. Reste la consécration officielle, la respectabilité, à asseoir. Le principal outil de cet objectif est la prostituée juive Esther, que Vautrin a sortie du ruisseau pour lui donner un vernis d'éducation

devant lui permettre d'être la maîtresse en titre du baron de Nucingen. À charge pour elle, en témoignage de reconnaissance et d'amour pour Lucien qu'elle adore, de « chiper quelques millions » à son protecteur, et de constituer ainsi la dot grâce à laquelle son amant pourra épouser Clotilde de Grandlieu. Docile, Esther se soumet à toutes les manœuvres élaborées par Vautrin, mais se suicide le soir même où elle doit se donner au baron. L'affaire fait quelque bruit ; le policier Corentin surveille depuis longtemps, derrière des déguisements et des manœuvres de toute sorte, ce couple invincible que forment Lucien et Vautrin, qui sont finalement arrêtés et incarcérés à la Force. Désespéré, et habilement

interrogé par Camusot, Lucien avoue la vérité et révèle la véritable identité de son complice ; il se pend ensuite dans sa cellule quand Vautrin était en train de mobiliser tout le bague pour le sauver. Vivement ébranlé par cette nouvelle, Vautrin obtient pourtant du magistrat Grandville sa mise en liberté : il demande alors à servir dans la police au lieu de la combattre. Il se retire vers 1845.



# Comtes et ducs

## Le Chevalier de Valois

### La Vieille fille

« Accepté par la haute aristocratie de la province pour un vrai Valois, le chevalier de Valois d'Alençon avait, comme ses homonymes, d'excellentes manières et paraissait homme de haute compagnie. Quant à ses mœurs publiques, il avait l'habitude de ne jamais dîner chez lui ; il jouait tous les soirs, et s'était fait prendre pour un homme très-spirituel. [...] »

Son principal vice était de prendre du tabac dans une vieille boîte d'or ornée du portrait d'une princesse Goritza, charmante Hongroise, célèbre par sa beauté sous la fin du règne de Louis XV, à laquelle le jeune chevalier avait été long-temps attaché, dont il ne parlait jamais sans émotion, et pour laquelle il s'était battu. Ce chevalier, alors âgé d'environ cinquante-huit ans, n'en avouait que cinquante, et pouvait se permettre cette innocente tromperie ; car, parmi les avantages dévolus aux gens secs et blonds, il conservait cette taille encore juvénile qui sauve aux hommes aussi bien qu'aux femmes les apparences de la vieillesse. [...] »

Quoique les jambes hautes et fines, le corps grêle et le teint blafard du chevalier n'annonçassent pas une forte santé, néanmoins il mangeait comme un ogre, et prétendait avoir une maladie désignée en province sous le nom de foie chaud, sans doute pour faire excuser son excessif appétit. [...] »

Le coquet chevalier était si minutieux dans ses ablutions que ses joues faisaient plaisir à voir, elles semblaient brossées avec une eau merveilleuse. La partie du crâne que ses cheveux se refusaient à couvrir brillait comme de l'ivoire. Ses sourcils comme ses cheveux jouaient la jeunesse par la régularité que leur imprimait le peigne. Sa peau déjà si blanche semblait encore extrablanchie par quelque secret. Sans porter d'odeur, le chevalier exhalait comme un parfum de jeunesse qui rafraîchissait son aire. Ses mains de gentilhomme, soignées comme celles d'une petite maîtresse, attiraient le regard sur des ongles roses et bien coupés. Enfin, sans son nez magistral et superlatif, il eût été poupin. »

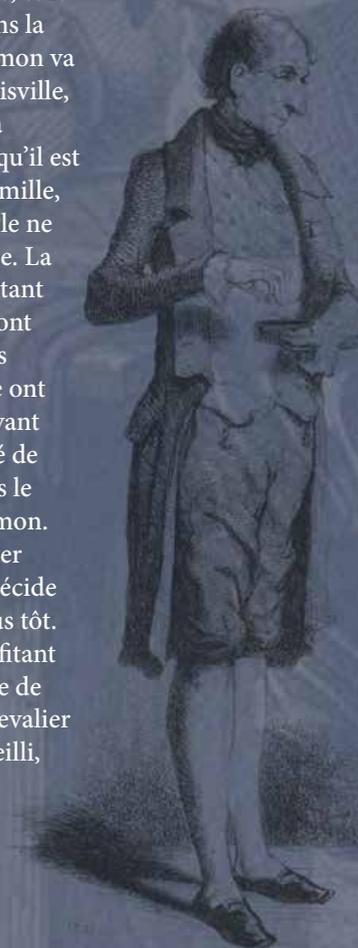
## Résumé de l'histoire

*La Vieille fille* est un roman qui paraît en 1836.

À Alençon, Mlle Rose Marie Victoire Cormon, vieille fille dévote et quelque peu naïve, mène une vie cossue, mais ennuyeuse, auprès de son oncle le vieil abbé de Sponde. Sa fortune lui permet de se considérer comme une des femmes les plus importantes de la société de la ville. Mais elle n'est pas heureuse. Elle a quarante-trois ans et rêve depuis longtemps d'un mari. Deux rivaux sont sur les rangs : le vieux chevalier de Valois, qui représente l'Ancien

Régime, et un libéral, un certain du Bousquier. Sur ces entrefaites, Mlle Cormon croit avoir trouvé le mari idéal en la personne du vicomte de Troisville, présent à Alençon pour y chercher une maison. Il est l'hôte de l'abbé de Sponde, et le bruit se répand dans la ville que Mlle Cormon va l'épouser. Mais Troisville, en toute candeur, a l'occasion de dire qu'il est marié et père de famille, ce dont la vieille fille ne s'était jamais doutée. La désillusion est d'autant plus amère et l'affront plus cuisant que les paroles du vicomte ont été prononcées devant la meilleure société de la ville, réunie dans le salon de Mlle Cormon. Elle ne peut accepter cette avanie : elle décide de se marier au plus tôt. Du Bousquier, profitant de l'occasion, gagne de vitesse le galant chevalier de Valois, est accueilli,

et épouse la vieille fille. Elle sera déçue, car son mariage restera essentiellement négatif, et elle n'aura pas d'enfant alors qu'elle en aurait voulu.



# Les vieillards

# 7

## Ferragus



### Ferragus

« D'ailleurs, pâle et flétri, sans soins de lui-même, distrait, il venait souvent nu-tête, montrant ses cheveux blanchis et son crâne carré, jaune, dégarni, semblable au genou qui perce le pantalon d'un pauvre. Il était béant, sans idées dans le regard, sans appui précis dans la démarche ; il ne souriait jamais, ne levait jamais les yeux au ciel, et les tenait habituellement baissés vers la terre, et semblait toujours y chercher quelque chose. À quatre heures, une vieille femme venait le prendre pour le ramener on ne sait où, en le traînant à la remorque par le bras, comme une jeune fille tire une chèvre capricieuse qui veut brouter encore quand il faut venir à l'étable. Ce vieillard était quelque chose d'horrible à voir. »

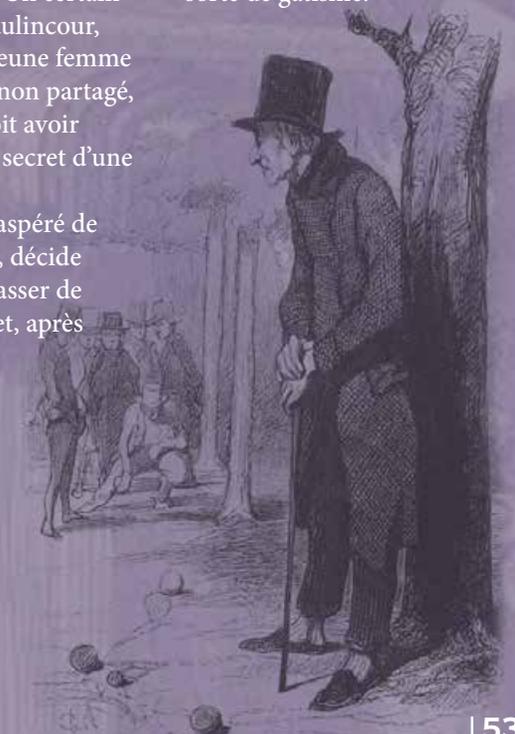
## Résumé de l'histoire

*Ferragus fait partie de l'Histoire des Treize et paraît en 1833.*

Les « Dévorants » sont une société secrète de compagnons, aux ramifications innombrables et toutes puissantes, toujours prête à mettre au service de ses membres (les Treize) son influence et son audace, au besoin criminelle. Leurs chefs successifs, désignés par l'élection, ont pris des noms d'emprunt, dont le plus fréquemment employé

a été « Ferragus ». Ferragus XXIII, qui commande la secte au début du récit, est un ancien forçat évadé, de son vrai nom Gratien Bourignard. Il a une fille adorable, qu'il aime tendrement, et qu'il marie au banquier Jules Desmarets. Elle ne doit absolument pas révéler à qui que ce soit le secret de sa naissance, et pour rendre visite à son père, a recours à d'innombrables précautions. Un certain baron de Maulincour, qui aime la jeune femme d'un amour non partagé, la suit, et croit avoir découvert le secret d'une liaison. Ferragus, exaspéré de cette filature, décide de se débarrasser de l'importun, et, après

plusieurs tentatives, assassine Maulincour. Mais, celui-ci de son vivant, a fait croire à Jules Desmarets que sa femme avait une liaison. La malheureuse, épouse irréprochable d'un mari qu'elle adore, finit par mourir de ces soupçons, dont le mari apprend trop tard qu'ils étaient injustifiés. Ferragus, après la mort de sa fille, sombre rapidement dans le désespoir, puis dans une sorte de gâtisme.



# Les vieillards

## 2

### Madame de la Chanterie



#### *L'Envers de l'histoire contemporaine*

« Il ne regarda point autour de lui, pris de curiosité pour madame de La Chanterie dont le nom l'avait intrigué déjà. Cette dame était évidemment une personne de l'autre siècle, pour ne pas dire de l'autre monde. Elle avait un visage douceâtre, à teintes à la fois molles et froides, un nez aquilin, un front plein de douceur, des yeux bruns, un double menton ; le tout encadré de boucles de cheveux argentés.

On ne pouvait donner à sa robe que le vieux nom de fourreau, tant elle y était serrée selon la mode du dix-huitième siècle. L'étoffe, en soie couleur carmélite à longues raies vertes fines et multipliées, semblait être de ce même temps. Le corsage, fait en corps de jupe, se cachait sous une mantille en pou-de-soie bordée de dentelle noire, et attachée sur la poitrine par une épingle à miniature. Les pieds, chaussés de brodequins en velours noir, reposaient sur un petit coussin. De même que sa servante, madame de La Chanterie tricotait des bas, et avait sous son bonnet de dentelle une aiguille fichée dans ses boucles crêpées. »

#### Résumé de l'histoire

*L'Envers de l'histoire contemporaine* est une œuvre en deux parties : *Madame de la Chanterie* et *l'Initié*, qui paraît entre 1842 et 1848.

Le jeune Godefroid est le fils d'un détaillant qui a fait de bonnes études. Un jour, la lecture d'une petite annonce l'amène à se présenter dans l'île de la Cité, pour y chercher un logement. Il prend pension, dans le petit logement que lui propose la propriétaire, la baronne de La Chanterie, dont on lui a affirmé qu'elle est « une des plus obscures personnes de Paris », mais « une des plus honorables ». Il rencontre dans cette

pension des personnes étranges, l'un d'eux Frédéric Alain lui raconte l'histoire de la baronne. Issue d'une noble famille, elle a été impliquée avec sa fille dans un procès, elle fut emprisonnée jusqu'à la Restauration et sa fille exécutée. Au cours de ce procès, elle a été la victime des plus basses manœuvres et d'un réquisitoire féroce du procureur général de Caen, Bourlac. Mais la baronne a été « prise de cette grande pitié » dans sa prison, ce qui fait d'elle « la reine de la charité parisienne ». Elle a fondé une œuvre qui n'admet dans son sein que ceux qui méritent d'être initiés. Pour faire partie de cette congrégation de la bienfaisance, discrète et presque mystérieuse, les Frères de la Consolation, il faut en être digne. Godefroid est peu à peu initié, on lui confie des enquêtes

sur les infortunes les plus dramatiques. C'est ainsi qu'il est amené à enquêter sur un certain M. Bernard, au chevet de sa fille très malade. Godefroid lui procure un médecin dont les soins assureront sa guérison. Mais on apprend que M. Bernard n'est autre que le terrible procureur général Bourlac, qui, suspect au pouvoir depuis la révolution de juillet 1830, survit dans une misérable pension. N'importe, les Frères de la Consolation ne lui retireront pas leur aide. Ils lui permettront de publier un ouvrage de droit et même d'obtenir une chaire à la Sorbonne. En apprenant l'identité de la femme qui a animé ces bienfaiteurs, il vient la supplier de lui accorder son pardon, et l'ayant reçu, a ces mots qui résument le sens de l'œuvre : « Les anges se vengent ainsi ».

# Les vieillards

# 3

## Monsieur Bidault-Gigonnet



### Les Employés

« [M. Bidault était un] vieux marchand de papier retiré depuis l'an II de la République, alors âgé de soixante-neuf ans et qui venait les voir le dimanche seulement, parce qu'on ne faisait pas d'affaires ce jour-là.

Ce petit vieillard à figure d'un teint verdâtre, prise presque tout entière par un nez rouge comme celui d'un buveur et percée de deux yeux de vautour, laissait flotter ses cheveux gris sous un tricorne, portait des culottes dont les oreilles dépassaient démesurément les boucles, des bas de coton chinés, tricotés par sa nièce, qu'il appelait toujours la petite Saillard ; de gros souliers à boucles d'argent et une redingote multicolore. Il ressemblait beaucoup à ces petits sacristains-bedeaux-sonneurs-suisses-fossoyeurs-chantres de village, que l'on prend pour des fantaisies de caricaturiste jusqu'à ce qu'on les ait vus en personne. En ce moment, il arrivait encore à pied pour dîner et s'en retournait de même rue Grenétat, où il demeurait à un troisième étage. Son métier consistait à escompter les valeurs du commerce dans le quartier Saint-Martin, où il était connu sous le sobriquet de Gigonnet, à cause du mouvement fébrile et convulsif par lequel il levait la jambe. »

### Résumé de l'histoire

*Les Employés* est un roman qui paraît en 1838, puis avec des changements et additions en 1846.

Une grande partie de l'intrigue a pour décor les bureaux d'une division ministérielle, où sont mis en scène, sous forme théâtrale, des dialogues entre les employés. Chef de bureau dans « un des plus importants ministères », Xavier Rabourdin est, par son ancienneté et son mérite, le meilleur candidat possible à la place de chef de division devenue vacante. Son épouse, Célestine, « femme

supérieure », intelligente et ambitieuse, aspire à une vie meilleure et décide de tout mettre en œuvre pour obtenir son avancement.

Cependant, Xavier Rabourdin travaille à un plan de réforme administrative, sur lequel il fonde beaucoup d'espoirs. Mais un autre chef de bureau, Isidore Baudoyer, « nullité flasque », convoite lui aussi la place. Il est soutenu par l'ensemble des petits bourgeois, liés entre eux par toutes sortes de liens de parenté et d'intérêt, cette médiocratie dont il est le fleuron. La lutte pour la place est menée par les deux femmes. Deux partis se forment donc, celui d'Elisabeth Baudoyer et de ses amis, et celui de Célestine Rabourdin, appuyée par le secrétaire général du ministère, Clément Chardin des

Lupeaulx, intrigant et pervers, qui lui fait la cour. Le sujet du roman est la lutte souterraine menée par les taretés pour miner Rabourdin et assurer à Baudoyer, par tous les moyens, une place non méritée.

\*Petits vers invisibles qu'on trouve dans l'eau de mer qui percent les bois immergés et qui, cent ans plus tôt, avaient causé d'immenses dommages en détruisant les digues de Hollande.



# 4

## Les vieillards

### Le Père Goriot



#### Le Père Goriot

« Quand son trousseau fut usé, il acheta du calicot à quatorze sous l'aune pour remplacer son beau linge. Ses diamants, sa tabatière d'or, sa chaîne, ses bijoux, disparurent un à un. Il avait quitté l'habit bleu-barbeau, tout son costume cossu, pour porter, été comme hiver, une redingote de drap marron grossier, un gilet en poil de chèvre, et un pantalon gris en cuir de laine. Il devint progressivement maigre ; ses mollets tombèrent ; sa figure, bouffie par le contentement d'un bonheur bourgeois, se rida démesurément ; son front se plissa, sa mâchoire se dessina.

Durant la quatrième année de son établissement rue Neuve-Sainte-

Geneviève, il ne se ressemblait plus. Le bon vermicellier de soixante-deux ans qui ne paraissait pas en avoir quarante, le bourgeois gros et gras, frais de bêtise, dont la tenue égrillarde réjouissait les passants, qui avait quelque chose de jeune dans le sourire, semblait être un septuagénaire hébété, vacillant, blafard. Ses yeux bleus si vivaces prirent des teintes ternes et gris-de-fer, ils avaient pâli, ne larmoiaient plus, et leur bordure rouge semblait pleurer du sang. Aux uns, il faisait horreur, aux autres, il faisait pitié. »

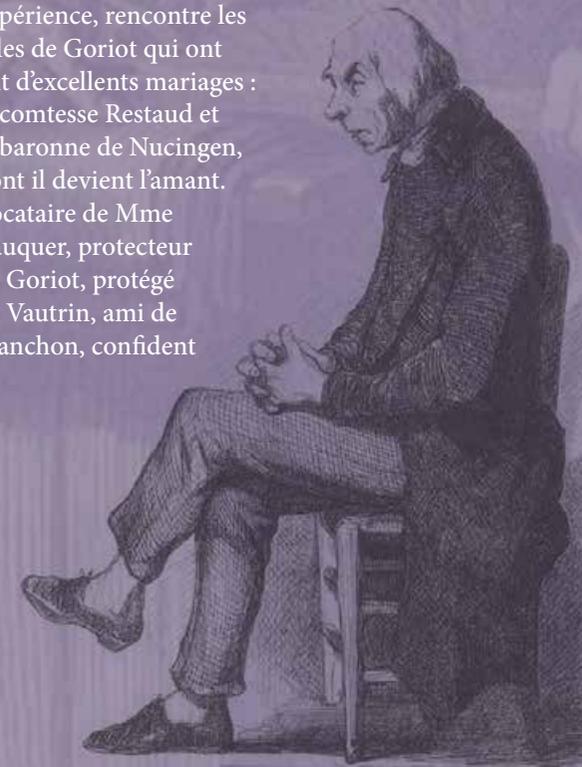
### Résumé de l'histoire

*Le Père Goriot est une œuvre que Balzac commence à écrire à Saché en septembre 1834, et qui paraît en 1835.*

Eugène de Rastignac, issu d'une famille de petite noblesse provinciale, venu étudier le droit à Paris, habite une modeste chambre dans la pension de Madame Vauquer, rue Neuve-Sainte-Geneviève. Il y fait la connaissance de Goriot, un bourgeois retiré des affaires, enrichi sous la Révolution par des spéculations, et celle de Vautrin, un forçat évadé en

lutte, silencieuse mais implacable, contre l'ordre social. Il y croise en outre Victorine Taillefer, une jeune fille abandonnée par son père, et se lie d'amitié avec Horace Bianchon, futur médecin. Par sa cousine, la vicomtesse de Beauséant, il s'introduit dans la haute société du faubourg Saint-Germain, y commet ses premiers faux pas en y gagnant son expérience, rencontre les filles de Goriot qui ont fait d'excellents mariages : la comtesse Restaud et la baronne de Nucingen, dont il devient l'amant. Locataire de Mme Vauquer, protecteur de Goriot, protégé de Vautrin, ami de Bianchon, confident

de Mme de Beauséant, soupirant d'Anastasia de Restaud, prétendant de Victorine Taillefer, amant de Delphine de Nucingen, Rastignac établit le contact entre les personnages et leurs intrigues, entre les lieux et les scènes multiples du roman dont l'histoire se fragmente en un drame à plusieurs destinées qui se croisent et se rejoignent sans s'opposer.



# Les vieillards

## 5

### Mademoiselle de Pen-Hoël



#### Béatrix

« Cette demoiselle était une sèche et mince fille, jaune comme le parchemin olim, ridée comme un lac froncé par le vent, à yeux gris, à grandes dents saillantes, à mains d'homme, assez petite, un peu déjetée et peut-être bossue ; mais personne n'avait été curieux de connaître ni ses perfections ni ses imperfections. Vêtue dans le goût de mademoiselle du Guénic, elle mouvait une énorme quantité de linges et de jupes quand elle voulait trouver l'une des deux ouvertures de sa robe par où elle atteignait ses poches. Le plus étrange cliquetis de clefs et de monnaie retentissait alors sous ces étoffes. Elle avait toujours d'un côté toute la ferraille des bonnes ménagères, et de l'autre sa tabatière d'argent, son dé, son tricot, autres ustensiles sonores. Au lieu du béguin matelassé de mademoiselle du Guénic, elle

portait un chapeau vert avec lequel elle devait aller visiter ses melons ; il avait passé, comme eux, du vert au blond ; et, quant à sa forme, après vingt ans, la mode l'a ramenée à Paris sous le nom de bibi. [...]

Cette vieille fille avait encore la canne à petit bec de laquelle les femmes se servaient au commencement du règne de Marie-Antoinette. Elle était de la plus haute noblesse de Bretagne. »

#### Résumé de l'histoire

*Béatrix* est un roman qui paraît en 1839.

L'œuvre s'ouvre sur la présentation de Guérande qui abrite deux lieux antithétiques et emblématiques : l'Hôtel du Guénic et le château des Touches. L'un est refermé sur ses traditions et l'autre reflète le goût contrasté et insolite de Mlle Félicité des Touches, ou Camille Maupin de son pseudonyme. Le jeune et séduisant Calyste du Guénic est le seul à aller d'un lieu à l'autre. Aux Touches, Félicité, le fascine par sa culture, son intelligence et sa connaissance

du monde parisien. Or, Camille annonce au jeune homme l'arrivée de son amie, Béatrix de Castéran, la marquise de Rochefide. Calyste rencontre, outre Béatrix, le musicien Conti – son amant – et le critique Claude Vignon, que Camille projette d'épouser. Ébloui par cette brillante société, le gentilhomme breton repousse les avances de Charlotte de Kergarouët, riche héritière que la famille lui destine. Bientôt éperdument amoureux de la marquise de Rochefide, Calyste délaisse progressivement Camille. Il finit par se déclarer. Parallèlement, une joute épistolaire et verbale s'engage entre les deux femmes. La blonde marquise se pique au jeu et triomphe tandis que Mlle des Touches décide de se retirer du monde après avoir organisé l'avenir de son protégé. En effet, comme l'avait

souhaité Félicité, Calyste épousera Sabine de Grandlieu – belle jeune femme issue du faubourg Saint-Germain et le couple s'installe à Paris. Mais Calyste, qui a fait un « mariage de convenance », ne tarde pas à retomber sous l'emprise de Béatrix, à laquelle il n'a cessé de rêver et qu'il revoit clandestinement. Sabine lutte en essayant d'imiter Béatrix en tout : toilettes, aménagement de la maison, raffinement de la table, coquetterie. Béatrix cependant devient « rétrospectivement » la maîtresse de Calyste et le somme d'abandonner Sabine. Elle paraît triompher quand un complot se forme pour sauver Sabine et rétablir l'ordre des choses (y compris en ce qui concerne Béatrix). Calyste reviendra à sa femme, à qui il restera définitivement fidèle.

# Les vieillards

## La veuve Descoings



### La Rabouilleuse

« Depuis une dizaine d'années, la Descoings avait pris les tons mûrs d'une pomme de reinette à Pâques. Ses rides s'étaient formées dans la plénitude de sa chair, devenue froide et douillette. Ses yeux, pleins de vie, semblaient animés par une pensée encore jeune et vivace qui pouvait d'autant mieux passer pour une pensée de cupidité qu'il y a toujours quelque chose de cupide chez le joueur. Son visage grassouillet offrait les traces d'une dissimulation profonde et d'une arrière-pensée enterrée au fond du cœur. Sa passion exigeait le secret. Elle avait dans le mouvement des lèvres quelques indices de gourmandise.

Aussi, quoique ce fût la probe et excellente femme que vous connaissez, l'œil pouvait-il s'y tromper. Elle présentait donc un admirable modèle de la vieille femme que Bridau voulait peindre. »

## Résumé de l'histoire

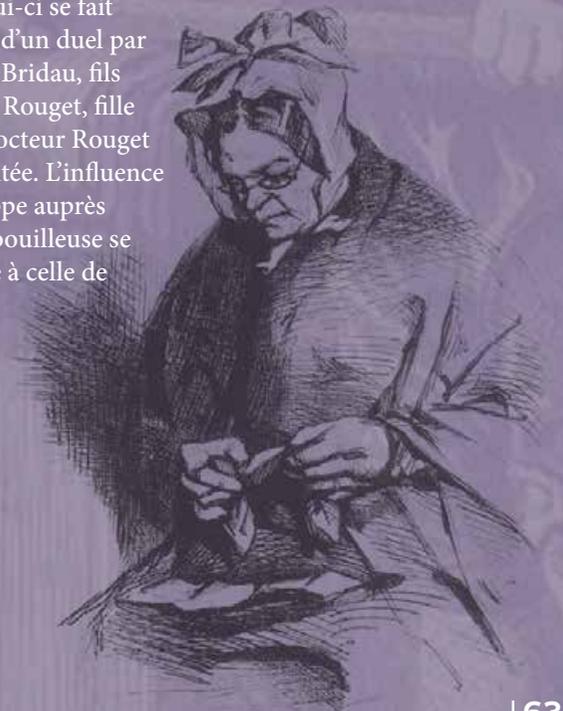
*La Rabouilleuse* est une œuvre qui paraît en 1842, sous le nom d'*Un ménage de garçon*. Balzac changera le nom pour l'édition de *La Comédie Humaine*.

L'intrigue se déroule à Issoudun. Dans la langue du Berry, rabouiller, c'est battre les ruisseaux pour en faire sortir les écrevisses. La Rabouilleuse, c'est le surnom donné à Flore Brazier, héroïne du roman, parce qu'elle

était chargée de rabouiller pendant son enfance. Elle est employée par le Docteur Rouget. À la mort du docteur, son fils Jean-Jacques Rouget hérite des biens de son père, de sa maison et ... de la Rabouilleuse, dont il fait, ayant vaincu sa timidité, sa maîtresse, et qui, bien vite, fait la loi chez lui.

Cependant, Flore tombe amoureuse de Maxence Gilet, ancien soldat, revenu à Issoudun. Mais celui-ci se fait tuer lors d'un duel par Philippe Bridau, fils d'Agathe Rouget, fille que le Docteur Rouget a déshéritée. L'influence de Philippe auprès de la Rabouilleuse se substitue à celle de

Maxence : il pousse la servante-maîtresse à épouser J.J. Rouget. Le couple s'installe à Paris où Rouget meurt rapidement. Philippe Bridau épouse la veuve, met la main sur la fortune qu'elle tient du précédent mari, puis pousse sa femme à la débauche et l'abandonne. Elle meurt dans la misère.



# Les dandys

## 7

### Godefroid



#### *L'Envers de l'histoire contemporaine*

« Aussi Godefroid offrait-il ce visage qui se rencontre chez tant d'hommes, qu'il est devenu le type parisien : on y aperçoit des ambitions trompées ou mortes, une misère intérieure, une haine endormie dans l'indolence d'une vie assez occupée par le spectacle extérieur et journalier de Paris, une inappétence qui cherche des irritations, la plainte sans le talent, la grimace de la force, le venin de mécomptes antérieurs qui excite à sourire de toute moquerie, à conspuer tout ce qui grandit, à méconnaître les pouvoirs les plus nécessaires, se réjouir de leurs embarras, et ne tenir à aucune forme sociale. [...] »

Godefroid avait des bottes vernies, des gants jaunes, de riches boutons de chemise et une jolie chaîne de montre passée dans une des boutonnières de son gilet de soie noire à fleurs bleues. »

## Résumé de l'histoire

*L'Envers de l'histoire contemporaine est une œuvre en deux parties : Madame de la Chanterie et l'Initié, qui paraît entre 1842 et 1848.*

Le jeune Godefroid est le fils d'un détaillant qui a fait de bonnes études. Un jour, la lecture d'une petite annonce l'amène à se présenter dans l'île de la Cité, pour y chercher un logement. Il prend pension, dans le petit logement que lui propose la propriétaire, la baronne de La Chanterie, dont on lui a affirmé qu'elle est « une des plus obscures personnes de Paris », mais « une des plus honorables ». Il rencontre dans cette

pension des personnes étranges, l'un d'eux Frédéric Alain lui raconte l'histoire de la baronne. Issue d'une noble famille, elle a été impliquée avec sa fille dans un procès, elle fut emprisonnée jusqu'à la Restauration et sa fille exécutée. Au cours de ce procès, elle a été la victime des plus basses manœuvres et d'un réquisitoire féroce du procureur général de Caen, Bourlac. Mais la baronne a été « prise de cette grande pitié » dans sa prison, ce qui fait d'elle « la reine de la charité parisienne ». Elle a fondé une œuvre qui n'admet dans son sein que ceux qui méritent d'être initiés. Pour faire partie de cette congrégation de la bienfaisance, discrète et presque mystérieuse, les Frères de la Consolation, il faut en être digne. Godefroid est peu à peu initié, on lui confie des enquêtes sur les infortunes les

plus dramatiques. C'est ainsi qu'il est amené à enquêter sur un certain M. Bernard, au chevet de sa fille très malade. Godefroid lui procure un médecin dont les soins assureront sa guérison. Mais on apprend que M. Bernard n'est autre que le terrible procureur général Bourlac, qui, suspect au pouvoir depuis la révolution de juillet 1830, survit dans une misérable pension. N'importe, les Frères de la Consolation ne lui retireront pas leur aide. Ils lui permettront de publier un ouvrage de droit et même d'obtenir une chaire à la Sorbonne. En apprenant l'identité de la femme qui a animé ces bienfaiteurs, il vient la supplier de lui accorder son pardon, et l'ayant reçu, a ces mots qui résument le sens de l'œuvre : « Les anges se vengent ainsi ».

# Les dandys

2

Raphaël de Valentin



## *La Peau de chagrin*

« Au premier coup d'œil les joueurs lurent sur le visage du novice quelque horrible mystère : ses jeunes traits étaient empreints d'une grâce nébuleuse, son regard attestait des efforts trahis, mille espérances trompées ! La morne impassibilité du suicide donnait à son front une pâleur mate et maladive, un sourire amer dessinait de légers plis dans les coins de sa bouche, et sa physionomie exprimait une résignation qui faisait mal à voir. Quelque secret génie scintillait au fond de ses yeux, voilés peut-être par les fatigues du plaisir. [...] »

Le jeune homme avait bien un frac de bon goût, mais la jonction de son gilet et de sa cravate était trop savamment maintenue pour qu'on lui supposât du linge. Ses mains, jolies comme des mains de femme, étaient d'une douteuse propreté ; enfin depuis deux jours il ne portait plus de gants ! Si le tailleur et les garçons de salle eux-mêmes frissonnèrent, c'est que les enchantements de l'innocence florissaient par vestiges dans ses formes grêles et fines, dans ses cheveux blonds et rares, naturellement bouclés. Cette figure avait encore vingt-cinq ans, et le vice paraissait n'y être qu'un accident. »

## Résumé de l'histoire

*La Peau de chagrin* paraît en 1831 avec pour la première fois la signature « de Balzac ». C'est un conte fantastique qui se déroule dans la société parisienne.

Le marquis Raphaël de Valentin, héritier d'une petite somme à la mort de son père, décide de la faire durer en menant une vie parcimonieuse qu'il consacre à l'étude. Il médite un *Traité de la volonté* en vue duquel il étudie les langues orientales. Mais, sous l'influence de Rastignac, qu'il a rencontré et qui a raillé cette vie de reclus, il décide de mener une vie moins austère, et

entreprend sans succès la conquête de la belle comtesse Foedora. Ruiné, désespéré, il songe au suicide, et, avant de s'y résoudre va tenter sa chance dans une salle de jeu au Palais-Royal. Il y perd son dernier louis, et songe à se jeter dans la Seine, lorsqu'il entre par hasard dans le magasin d'un brocanteur. Celui-ci lui montre une étrange peau de chagrin, accompagnée d'une inscription d'après laquelle le possesseur de ce talisman verra tous ses vœux réalisés. Mais chaque fois, la surface de la peau de chagrin diminuera, et lorsqu'il n'en restera plus rien, ce sera la mort du détenteur. Le brocanteur, après avoir solennellement mis en garde Raphaël contre le pouvoir redoutable du talisman, lui en fait cadeau. Dès lors, le moindre vœu de

Raphaël est exaucé ; mais il constate avec horreur que, chaque fois la peau rétrécit. C'est en vain, qu'il essaie d'éviter le moindre désir ; en vain il croit fuir la malédiction en jetant la peau dans un puits, d'où le jardinier la ressortira par hasard, en puisant de l'eau. Elle s'est encore inexorablement rétrécie. Raphaël tombe malade ; les savants qu'il a consulté sont impuissants devant le mystère du talisman, les médecins les plus célèbres impuissants à le guérir. Et il meurt devant la dernière parcelle – bientôt disparue – de la peau de chagrin, et non sans avoir essayé de posséder dans une sorte de frénésie désespérée, la jeune fille qu'il aime.

# Les dandys

# 3

## Oscar Husson



### Un début dans la vie

« Le fils portait une redingote olive dont les manches un peu courtes au poignet annonçaient qu'il grandirait encore, comme les adultes de dix-huit à dix-neuf ans. Le pantalon bleu, raccommodé par la mère, offrait aux regards un fond neuf, quand la redingote avait la méchanceté de s'entr'ouvrir par derrière. [...]

En montant dans le cabriolet, Oscar laissa voir ses bas bleus par un effet de son pantalon qui remonta brusquement, et le fond neuf de son pantalon par le jeu de sa redingote qui s'ouvrit. Aussi le sourire des deux jeunes gens, à qui ces traces d'une honorable médiocrité n'échappèrent point, fit-il une nouvelle blessure à l'amour-propre du jeune homme. [...]

Il avait, par l'ordre de son beau-père, ses cheveux noirs coupés en brosse sur le front et ras comme ceux des soldats. [...]

Oscar arrivait à ce dernier quartier de l'adolescence où de petites choses font de grandes joies et de grandes misères, où l'on préfère un malheur à une toilette ridicule, où l'amour-propre, en ne s'attachant pas aux grands intérêts de la vie, se prend à des frivolités, à la mise, à l'envie de paraître homme. »

## Résumé de l'histoire

*Un début dans la vie* est un roman paru en 1842.

C'est l'histoire d'Oscar Husson, que sa mère, Mme Clapart, soucieuse de son avenir, a réussi à faire inviter au château de Presles, résidence de campagne du puissant comte de Sérisy, grâce à l'appui du régisseur du domaine, M. Moreau, dont elle a été autrefois la maîtresse. La première partie du roman se passe dans la diligence qui conduit Oscar à sa destination.

S'engage une conversation blagueuse entre les occupants de la voiture, Oscar, deux jeunes peintres, Léon de Lora (dit Mistigris) et Joseph Bridau ; un clerc de notaire, Georges Marest ; le père Léger, et un inconnu qu'on appelle M. Lecomte. Chacun des jeunes gens y va de sa hâblerie. Oscar joue au fils de famille, se vante de ses hautes relations, et, pour mieux persuader ses compagnons, leur fait des révélations sur les infortunes conjugales du comte de Sérisy et sur sa maladie de peau secrète. Catastrophe : le comte de Sérisy était dans la voiture, incognito. On imagine la déconvenue quand tous se retrouvent à Presles, à la table du comte, qu'aucun d'entre eux n'avait jamais vu auparavant. La carrière d'Oscar Husson paraît

brisée. Le comte a compris que seul son régisseur pouvait être à l'origine des indiscretions le concernant. Mais Oscar va parvenir à redresser la situation. Le chemin qu'il est forcé de choisir est celui de la carrière militaire, avec des services en Algérie. Au cours d'une escarmouche avec les Arabes, il délivre héroïquement le vicomte de Sérisy, fils du comte. Rentré en France, le colonel Husson finira par obtenir une perception grâce à l'appui de M. de Sérisy. Dans une voiture modernisée, la dernière partie du roman voit réunis, quatorze ans après, la plupart des personnages du premier voyage. Belle occasion pour le narrateur de méditer sur la vitesse du progrès et sur les aléas de la fortune.

# Les dandys

# 4

## Anselme Popinot

### César Birotteau

« Anselme Popinot était petit et pied-bot, infirmité que le hasard a donnée à lord Byron, à Walter Scott, à monsieur de Talleyrand, pour ne pas décourager ceux qui en sont affligés. Il avait ce teint éclatant et plein de taches de rousseur qui distingue les gens dont les cheveux sont rouges ; mais son front pur, ses yeux de la couleur des agates gris-veiné, sa jolie bouche, sa blancheur et la grâce d'une jeunesse pudique, la timidité que lui inspirait son vice de conformation réveillaient à son profit des sentiments protecteurs : on aime les faibles. Popinot intéressait. Le petit Popinot, tout le monde l'appelait ainsi, tenait à une famille essentiellement religieuse, où les vertus étaient intelligentes, où la vie était modeste et pleine de belles actions. Aussi l'enfant, élevé par son oncle le juge, offrait-il en lui la réunion des qualités qui rendent la jeunesse si belle : sage et affectueux, un peu honteux, mais plein d'ardeur, doux comme un mouton, mais courageux au travail, dévoué, sobre, il était doué de toutes les vertus d'un chrétien des premiers temps de l'Église. »



## Résumé de l'histoire

*Grandeur et décadence de César Birotteau* est un roman qui paraît en décembre 1837.

César Birotteau s'est élevé par son travail et son honnêteté. Venu de sa Touraine natale à l'âge de quatorze ans, il est entré comme garçon de magasin chez le parfumeur Ragon, qui tient boutique à l'enseigne de la Reine des roses, et il a su gagner sa confiance. S'élevant peu à peu, il peut prendre à son compte l'affaire de son patron, et épouse une jeune fille, Constance Barbe Pillerault, d'une très grande beauté, parfaitement sérieuse, bien que sa présence au comptoir lui vaille

l'admiration de nombreux chalands, et qui sera pour lui une compagne pleine de finesse et de bon sens au moment de l'apogée, pleine de dévouement dans les temps difficiles. César voit grand : il a de vastes projets, dont la sagesse de sa femme ne parvient pas à le détourner ; il veut se lancer dans le haut commerce, embellir son magasin, agrandir et orner son appartement, et donne un grand bal qui marquera le sommet de son ascension. Cela lui vaut de nombreuses jalousies dans son quartier. Les spéculations auxquelles il s'est risqué tournent mal. Son notaire, Me Roguin, fait faillite. Lui-même se débat dans de graves difficultés ; il est hanté par la perspective de la faillite, qui lui a toujours paru le pire déshonneur pour un honnête commerçant ; pour l'éviter, il essaie de faire appel aux banquiers. En vain. Il doit

déposer le bilan. Mais il ne renonce pas ; il a obtenu son concordat ; il prend un emploi de bureau ; personne ne l'abandonne. Sa femme se place comme caissière, sa fille comme vendeuse de nouveautés ; son futur gendre, Anselme Popinot, depuis longtemps amoureux de la jeune Césarine Birotteau, et dont César a d'ailleurs amorcé la fortune en lui confiant la fabrication et la vente d'une spécialité de parfumerie, lui demande la main de Césarine le jour même de la déclaration de faillite. Popinot est agréé, mais sous la condition que le mariage n'aura lieu que le jour où Birotteau sera relevé de sa faillite. Ce jour arrive, grâce à l'obstination et au travail inhumain de César, qui, au bout de trois ans, ayant remboursé ses créanciers, se voit réhabilité. Il meurt après cette suprême consolation.

# Les dandys

# 5

## Henri de Marsay



### *La Fille aux yeux d'or*

« Henri de Marsay n'avait donc sur terre aucun sentiment obligatoire et se trouvait libre autant que l'oiseau sans compagne. Quoiqu'il eût vingt-deux ans accomplis, il paraissait en avoir à peine dix-sept. Généralement, les plus difficiles de ses rivaux le regardaient comme le plus joli garçon de Paris. De son père, lord Dudley, il avait pris les yeux bleus les plus amoureuxment décevants ; de sa mère, les cheveux noirs les plus touffus ; de tous deux, un sang pur, une peau de jeune fille, un air doux et modeste, une taille fine et aristocratique, de fort belles mains. [...]

Sous cette fraîcheur de vie, et malgré l'eau limpide de ses yeux, Henri avait un courage de lion, une adresse de singe. Il coupait une balle à dix pas dans la lame d'un couteau ; montait à cheval de manière à réaliser la fable du centaure ; conduisait avec grâce une voiture à grandes guides ; était leste comme Chérubin et tranquille comme un

mouton ; mais il savait battre un homme du faubourg au terrible jeu de la savate ou du bâton ; puis, il touchait du piano de manière à pouvoir se faire artiste s'il tombait dans le malheur, et possédait une voix qui lui aurait valu de Barbaja, cinquante mille francs par saison. Hélas toutes ces belles qualités, ces jolis défauts étaient ternis par un épouvantable vice : il ne croyait ni aux hommes ni aux femmes, ni à Dieu ni au diable. »

### Résumé de l'histoire

*La Fille aux yeux d'or* fait partie de *l'Histoire des Treize*, l'œuvre paraît en 1834 et 1835.

La marquise San-Réal est lesbienne. Elle rentre des Antilles avec une jeune fille, Paquita Valdès, « la fille aux yeux d'or », qu'elle a achetée à sa mère et dont elle a fait sa partenaire. Elle est terriblement jalouse. Lors d'une absence de la marquise, le jeune Henri de Marsay, ayant

remarqué Paquita, et ayant su où elle habitait, obtient un rendez-vous et se fait aimer d'elle. Au cours de leurs ébats, la jeune fille s'oublie et donne au jeune homme le prénom féminin de Mariquita. Marsay, instruit désormais de ce qu'il avait soupçonné, jure de se venger en tuant la coupable. Mais au moment où il se dispose, assisté de ses amis, à mettre son projet à exécution, il s'aperçoit

qu'il arrive trop tard. La marquise de San-Réal, rentrée de Londres et apprenant son infortune, a tué Paquita à coups de poignard. En présence de l'horrible meurtrière, Marsay s'aperçoit qu'elle est la fille naturelle de lord Dudley, dont il est lui-même le fils naturel. Inconsolable, la marquise entre au couvent.



# Les dandys

## Lucien Chardon de Rubempré



### Illusions perdues

« Lucien se tenait dans la pose gracieuse trouvée par les sculpteurs pour le Bacchus indien. Son visage avait la distinction des lignes de la beauté antique : c'était un front et un nez grecs, la blancheur veloutée des femmes, des yeux noirs tant ils étaient bleus, des yeux pleins d'amour, et dont le blanc le disputait en fraîcheur à celui d'un enfant. Ces beaux yeux étaient surmontés de sourcils comme tracés par un pinceau chinois et bordés de longs cils châtain. Le long des joues brillait un duvet soyeux dont la couleur s'harmoniait à celle d'une blonde chevelure naturellement bouclée. Une suavité divine respirait dans ses tempes d'un blanc doré. Une incomparable noblesse était empreinte dans son menton court, relevé sans brusquerie. Le sourire des anges tristes errait sur ses lèvres de corail rehaussées par de belles dents. Il avait les mains de

desquelles les hommes devaient obéir et que les femmes aiment à baiser. Lucien était mince et de taille moyenne. À voir ses pieds, un homme aurait été d'autant plus tenté de le prendre pour une jeune fille déguisée, que, semblable à la plupart des hommes fins, pour ne pas dire astucieux, il avait les hanches conformées comme celles d'une femme. [...]

Lucien, doué d'un esprit entreprenant, mais mobile, avait une audace en désaccord avec sa tournure molle, presque débile, mais pleine de grâces féminines. Lucien avait au plus haut degré le caractère gascon, hardi, brave, aventureux, qui s'exagère le bien et amoindrit le mal, qui ne recule point devant une faute s'il y a profit, et qui se moque du vice s'il s'en fait un marchepied. Ces dispositions d'ambitieux étaient alors comprimées par les belles illusions de la jeunesse, par l'ardeur qui le portait vers les nobles moyens que les hommes amoureux de gloire emploient avant tous les autres. Il n'était encore aux prises qu'avec ses désirs et non avec les difficultés de la vie, avec sa propre puissance et non avec la lâcheté des hommes, qui est d'un fatal exemple pour les esprits mobiles. »

### Le personnage dans l'histoire

*Illusions perdues* est une œuvre qui comporte 3 parties qui se font suite :

*les Deux Poètes* (février 1837), *Un grand homme de province à Paris* (juin 1839), *David Séchard* (1844).

C'est un roman où se retrouvent les principaux personnages reparaisants du monde balzacien.

### Première partie :

#### *Les Deux Poètes*

Le roman semble d'abord avoir deux héros, Lucien Chardon et David Séchard, jeunes gens de talent et sans fortune : l'un est fils de pharmacien et veut devenir un grand poète, l'autre est fils d'imprimeur et veut inventer un nouveau mode de fabrication du papier. Leur caractère, leur physique, leurs désirs les opposent. La beauté et le charme de Lucien l'introduisent dans le milieu aristocratique d'Angoulême où Mme de Bargeton se fait sa protectrice et sa muse. David est épris de la sœur de Lucien, Ève, avec qui il partage amour et dévouement pour son frère.

Leurs destinées divergent alors. L'avenir de David est auprès d'Ève et dans l'imprimerie de son père où il peut mener ses recherches sur le papier. Celui de Lucien ne peut s'accomplir qu'à Paris, lieu de consécration des talents littéraires. Il s'y rend, fuyant avec Mme de Bargeton les rumeurs et les petites gens de la province.

### Deuxième partie :

#### *Un grand homme de province à Paris*

Mais Paris est aussi le lieu de la perte des illusions sur l'être aimé et l'amour des deux amants d'Angoulême ne résiste pas aux éblouissements d'une soirée d'opéra. Lucien, privé de sa protectrice, se résout à vivre frugalement et se remet à écrire. Il fait la connaissance d'un jeune écrivain, d'Arthez, et d'un journaliste, Lousteau. Incité par l'un à suivre la voie difficile du travail solitaire, il choisit de suivre celle dont on lui a pourtant montré les dangers, la recherche du succès immédiat par le journalisme. Amant adulé de l'actrice Coralie, il mène ainsi quelque temps une existence brillante, mais s'attire des inimitiés ; victime de ses contradictions et de la vengeance de Mme de Bargeton, il se retrouve seul à la mort de Coralie et repart pour Angoulême.

### Troisième partie :

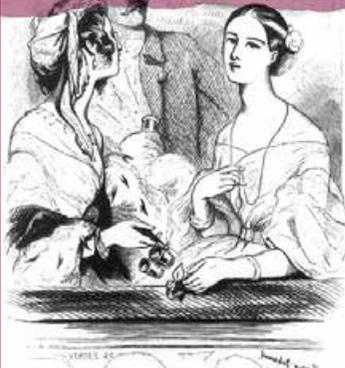
#### *David Séchard*

Pendant que David consacre tout son temps à ses recherches sur le papier, Ève tente de le remplacer à l'imprimerie ; mais elle se trouve en butte aux manœuvres des frères Cointet qui veulent ruiner une entreprise concurrente et s'emparer de l'éventuelle découverte de l'inventeur. L'arrivée de Lucien, auteur de faux billets qui font peser sur David la menace d'une arrestation, ses repentirs successifs, ses tentatives désastreuses pour réparer ses fautes, ne font qu'accélérer la victoire des imprimeurs. Lucien quitte Angoulême avec l'intention de se tuer, mais il rencontre sur la route un prêtre espagnol. Cette rencontre tient à la fois du ravissement (rapt et séduction), de la dépossession de soi et de la renaissance : au prix d'un étrange pacte, Lucien peut repartir à la conquête de Paris. *Illusions perdues* s'ouvre sur *Splendeurs et misères des courtisanes*.

# Les demoiselles

1

## Armande-Louise-Marie de Chaulieu



### Mémoires de deux jeunes mariées

« A la vérité, je n'ai pas d'épaules, mais de dures omoplates qui forment deux plans heurtés. Ma taille est également sans souplesse, les flancs sont raides. Ouf ! j'ai tout dit. Mais ces profils sont fins et fermes, la santé mord de sa flamme vive et pure ces lignes nerveuses, la vie et le sang bleu courent à flots sous une peau transparente. Mais la plus blonde fille d'Ève la blonde est une négresse à côté de moi ! Mais j'ai un pied de gazelle ! Mais toutes les entournoires sont délicates, et je possède les traits corrects d'un dessin grec. Les tons de chair ne sont pas fondus, c'est vrai, mademoiselle ;

mais ils sont vivaces : je suis un très-joli fruit vert, et j'en ai la grâce verte. Enfin je ressemble à la figure qui, dans le vieux missel de ma tante, s'élève d'un lis violâtre. Mes yeux bleus ne sont pas bêtes, ils sont fiers, entourés de deux marges de nacre vive nuancée par de jolies fibrilles et sur lesquelles mes cils longs et pressés ressemblent à des franges de soie. Mon front étincelle, mes cheveux ont les racines délicieusement plantées, ils offrent de petites vagues d'or pâle, bruni dans les milieux et d'où s'échappent quelques cheveux mutins qui disent assez que je ne suis pas une blonde fade et à évanouissements, mais une blonde méridionale et pleine de sang, une blonde qui frappe au lieu de se laisser atteindre. [...]

Mon nez est mince, les narines sont bien coupées et séparées par une charmante cloison rose ; il est impérieux, moqueur, et son extrémité est trop nerveuse pour jamais ni grossir ni rougir. Ma chère biche, si ce n'est pas à faire prendre une fille sans dot, je ne m'y connais pas. Mes oreilles ont des enroulements coquets, une perle à chaque bout y paraîtra jaune. Mon col est long, il a ce mouvement serpentin qui donne tant de majesté. Dans l'ombre, sa blancheur se dore. Ah ! j'ai peut-être la bouche un peu grande, mais elle est si expressive, les lèvres sont d'une si belle couleur, les dents rient de si bonne grâce ! Et puis, ma chère, tout est en harmonie : on a une démarche, on a une voix ! L'on se souvient des mouvements de jupe de son aïeule, qui n'y touchait jamais ; enfin je suis belle et gracieuse. [...]

Je suis habillée en blanc : j'ai des camélias blancs dans les cheveux et un camélia blanc à la main, ma mère en a de rouges ; je lui en prendrai un si je veux. Il y a en moi je ne sais quelle envie de lui vendre son camélia rouge par un peu d'hésitation, et de ne me décider que sur le terrain. Je suis bien belle ! Griffith m'a priée de me laisser contempler un moment. La solennité de cette soirée et le drame de ce consentement secret m'ont donné des couleurs : j'ai à chaque joue un camélia rouge épanoui sur un camélia blanc !

Tous m'ont admirée, un seul savait m'adorer. Il a baissé la tête en me voyant un camélia blanc à la main, et je l'ai vu devenir blanc comme la fleur quand j'en ai eu pris un rouge à ma mère. Venir avec les deux fleurs pouvait être un effet du hasard ; mais cette action était une réponse. »

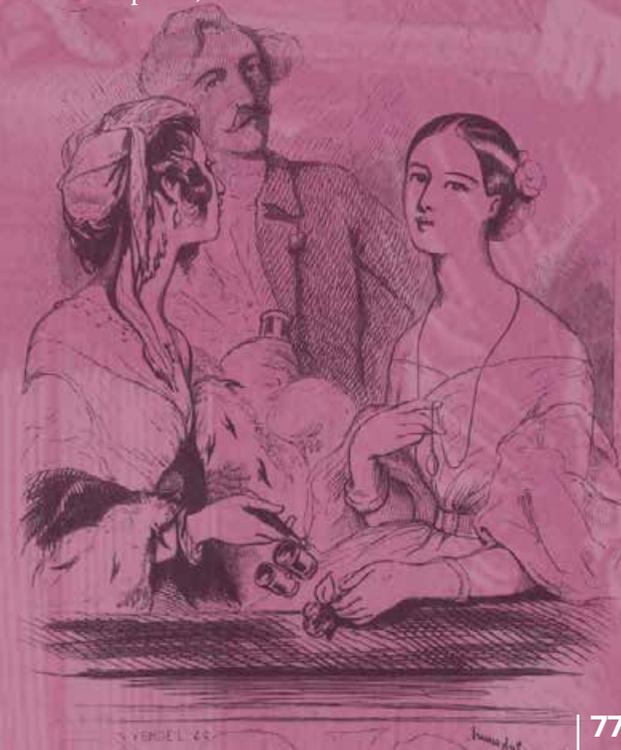
## Résumé de l'histoire

*Mémoires de deux jeunes mariées* est un roman épistolaire paru en 1842.

Deux jeunes amies : Louise de Chaulieu et Renée de Maucombe quittent le couvent des Carmélites de Blois. Une longue correspondance s'établit entre elles relatant leurs premiers pas dans la société. C'est ici que leurs destinées se séparent. Louise de Chaulieu épouse un Espagnol Felipe Hénarez, baron de Macumer, dont elle est éperdument amoureuse, leur bonheur éblouit les mondains parisiens. Renée de Maucombe épouse sans passion Louis de L'Estorade dans sa Provence natale et donne le jour à trois enfants : Armand-Louis, Jeanne-Athénaïs et René.

Dans leur correspondance, les deux jeunes femmes échangent à cœur ouvert leurs projets et leurs regrets. Louise de Chaulieu relate sa passion pour Felipe sans pour autant connaître le bonheur d'être mère. Renée partage avec son amie les joies, les angoisses de ses maternités et l'ascension de son mari en politique sous la monarchie de Juillet. En 1829, Felipe de Hénarez disparaît,

laissant sa femme dans une profonde tristesse. Cependant, en 1833, Louise de Chaulieu rencontre et épouse secrètement sa nouvelle passion, un homme de lettres, Marie Gaston. À vingt-sept ans, Louise de Chaulieu « aime plus qu'[elle n'est] aimée » et espère enfin découvrir le bonheur loin de la vie parisienne. Cependant, sa jalousie scelle son funeste destin.



# Les demoiselles

2

Euphrasie Castanier



## *Melmoth réconcilié*

« Au premier étage de la maison la plus bourgeoisement décente, demeurait une de ces délicieuses créatures que le ciel se plaît à combler des beautés les plus rares, et qui, ne pouvant être ni duchesses ni reines, parce qu'il y a beaucoup plus de jolies femmes que de titres et de trônes, se contentent d'un agent de change ou d'un banquier de qui elles font le bonheur à prix fixe. Cette bonne et belle fille, appelée Euphrasie, était l'objet de l'ambition d'un clerc de notaire démesurément ambitieux. »

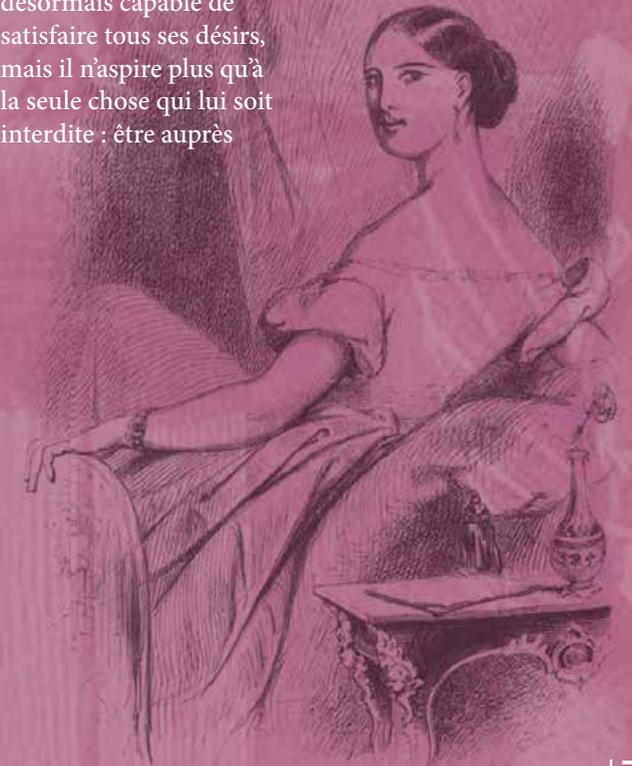
## Résumé de l'histoire

*Melmoth réconcilié* est un conte qui paraît en 1835.

Le caissier Castanier, au moment où il s'apprête à partir pour l'étranger avec une très grosse somme d'argent dérobée à sa banque, reçoit la visite de John Melmoth, le héros mythique du roman de Charles

Robert Maturin, Melmoth ou l'homme errant, ayant reçu de Satan des pouvoirs illimités en échange de son salut éternel. Usant de ses dons surnaturels lors d'une seconde rencontre, celui-ci persuade Castanier que son forfait est découvert et que sa seule ressource est d'hériter des pouvoirs et de la malédiction attachés au pacte. Le caissier accepte et devient désormais capable de satisfaire tous ses désirs, mais il n'aspire plus qu'à la seule chose qui lui soit interdite : être auprès

de Dieu pour l'éternité. La mort édifiante de Melmoth le convainc qu'il doit, à son tour, se débarrasser du pacte. Ce dernier, circulant parmi les habitués de la Bourse, se dévalue en passant de main en main et échoue dans celles d'un clerc de notaire que ses excès sexuels conduisent au tombeau.



# Les demoiselles

## 3

### Pauline Gaudin de Witschnau



#### La Peau de chagrin

« Un jeune chat accroupi sur la table où l'avait attiré l'odeur du lait se laissait barbouiller de café par Pauline ; elle folâtrait avec lui, défendait la crème qu'elle lui permettait à peine de flairer afin d'exercer sa patience et d'entretenir le combat ; elle éclatait de rire à chacune de ses grimaces, et débitait mille plaisanteries pour empêcher Raphaël de lire le journal, qui, dix fois déjà, lui était tombé des mains. Il abondait dans cette scène matinale un bonheur, inexprimable comme tout ce qui est naturel et vrai. Raphaël feignait toujours de lire sa feuille, et contemplait à la dérobée Pauline aux prises avec le chat, sa Pauline enveloppée d'un long peignoir qui la lui voilait imparfaitement, sa Pauline les cheveux en désordre et montrant un petit pied blanc veiné de bleu dans une pantoufle de velours noir.

Charmante à voir en déshabillé, délicieuse comme les fantastiques figures de Westhall, elle semblait être tout à la fois jeune fille et femme ; peut-être plus jeune fille que femme, elle jouissait d'une félicité sans mélange, et ne connaissait de l'amour que ses premières joies. [...]

Un éclat de rire bien franc, bien joyeux, lui fit tourner la tête vers son lit, il vit à travers les rideaux diaphanes la figure de Pauline souriante comme un enfant heureux d'une malice qui réussit ; ses beaux cheveux formaient des milliers de boucles sur ses épaules ; elle était là semblable à une rose du Bengale sur un monceau de roses blanches. [...]

Ses petites dents de porcelaine relevaient la rougeur de ses lèvres fraîches sur lesquelles errait un sourire ; l'incarnat de son teint était plus vif, et la blancheur en était pour ainsi dire plus blanche en ce moment qu'aux heures les plus amoureuses de la journée. Son gracieux abandon si plein de confiance mêlait au charme de l'amour les adorables traits de l'enfance endormie. [...]

Son profil se détachait vivement sur la fine batiste des oreillers, de grosses ruches de dentelle mêlées à ses cheveux en désordre lui donnaient un petit air mutin ; mais elle s'était endormie dans le plaisir, ses longs cils étaient appliqués sur sa joue comme pour garantir sa vue d'une lueur trop forte ou pour aider à ce recueillement de l'âme quand elle essaie de retenir une volupté parfaite, mais fugitive ; son oreille mignonne, blanche et rouge, encadrée par une touffe de cheveux et dessinée dans une coque de malines, eût rendu fou d'amour un artiste, un peintre, un vieillard, eût peut-être restitué la raison à quelque insensé. »

## Résumé de l'histoire

*La Peau de chagrin* paraît en 1831 avec pour la première fois la signature « de Balzac ». C'est un conte fantastique qui se déroule dans la société parisienne.

Le marquis Raphaël de Valentin, héritier d'une petite somme à la mort de son père, décide de la faire durer en menant une vie parcimonieuse qu'il consacre à l'étude. Il médite un *Traité de la volonté* en vue duquel il étudie les langues orientales. Mais, sous l'influence de Rastignac, qu'il a rencontré et qui a raillé cette vie de reclus, il décide de mener une vie moins austère, et entreprend sans succès

la conquête de la belle comtesse Fœdora. Ruiné, désespéré, et, avant de s'y résoudre va tenter sa chance dans une salle de jeu au Palais-Royal. Il y perd son dernier louis, et songe à se jeter dans la Seine, lorsqu'il entre par hasard dans le magasin d'un brocanteur.

Celui-ci lui montre une étrange peau de chagrin, accompagnée d'une inscription d'après laquelle le possesseur de ce talisman verra tous ses vœux réalisés. Mais chaque fois, la surface de la peau de chagrin diminuera, et lorsqu'il n'en restera plus rien, ce sera la mort du détenteur. Le brocanteur, après avoir solennellement mis en garde Raphaël contre le pouvoir redoutable du talisman, lui en fait cadeau. Dès lors, le moindre vœu de Raphaël est exaucé ; mais il constate avec horreur que, chaque fois la peau rétrécit. C'est en vain, qu'il essaie d'éviter le moindre désir ; en vain il

croit fuir la malédiction en jetant la peau dans un puits, d'où le jardinier la ressortira par hasard, en puisant de l'eau. Elle s'est encore inexorablement rétrécie. Raphaël tombe malade ; les savants qu'il a consulté sont impuissants devant le mystère du talisman, les médecins les plus célèbres impuissants à le guérir. Et il meurt devant la dernière parcelle – bientôt disparue – de la peau de chagrin, et non sans avoir essayé de posséder dans une sorte de frénésie désespérée, la jeune fille qu'il aime.



# Les demoiselles

# 4

## Adélaïde Leseigneur de Rouville



### La Bourse

« Il reprit bientôt connaissance et put apercevoir, à la lueur d'une de ces vieilles lampes dites à double courant d'air, la plus délicieuse tête de jeune fille qu'il eût jamais vue, une de ces têtes qui souvent passent pour un caprice du pinceau ; mais qui tout à coup réalisa pour lui les théories de ce beau idéal que se crée chaque artiste et d'où procède son talent. Le visage de l'inconnue appartenait, pour ainsi dire, au type fin et délicat de l'école de Prudhon, et possédait aussi cette poésie que Girodet donnait à ses figures fantastiques. La fraîcheur des tempes, la régularité des sourcils, la pureté des lignes, la virginité fortement empreinte dans tous les traits de cette physionomie faisaient de la jeune fille une création accomplie. La taille était souple et mince, les formes étaient frêles. Ses vêtements, quoique simples et propres, n'annonçaient ni fortune ni misère. »

### Résumé de l'histoire

*La Bourse* est une nouvelle qui paraît en 1832.

Le jeune peintre Hippolyte Schinner, prix de Rome, habite la même maison, rue de Surène, que la baronne Leseigneur de Rouville et sa fille Adélaïde. Un jour, en travaillant, il tombe de son échelle. Adélaïde et sa mère le soignent. Il est tout de suite attiré par la grâce de la jeune fille et revient chez la baronne. Apercevant un mauvais portrait du défunt

baron, peint sur papier, il offre de transférer cette œuvre périssable sur toile, et vient présenter son travail aux deux femmes, éperdues d'émotion et de reconnaissance.

Mais une chose chagrine le jeune amoureux : tous les soirs, le vieil amiral de Kergarouët vient faire sa partie de piquet et perd régulièrement. Schinner est amené à se poser des questions sur la manière bizarre dont se remplit l'escarcelle de la baronne, d'autant plus que les médisants ne font rien, au contraire, pour le rassurer. Un incident le trouble encore plus : un soir, il oublie sa bourse chez la baronne, et venu la rechercher, s'entend répondre qu'on ne l'y a

pas vue. S'étant confié au vieil amiral, il apprend que celui-ci, pour venir en aide discrètement aux deux femmes, s'arrangeait pour perdre régulièrement. Il revient avec lui un soir pour jouer chez la baronne, et, au moment du règlement des comptes, à la surprise de trouver sa vieille bourse remplacée par une autre très belle, que la jeune fille a brodé avec amour. Adélaïde deviendra Mme Schinner.



# Les demoiselles

# 5

## Maria-Juana-Pepita de Mancini

### Les Marana

« Il se permit de lancer un coup d'oeil à la dérobée sur cette fille, et il en rencontra les yeux pétillants. Mais alors, avec cette science de vision qui donne à un débauché, aussi bien qu'à un sculpteur, le fatal pouvoir de déshabiller pour ainsi dire une femme, d'en deviner les formes par des inductions, et rapides et sagaces, il vit un de ces chefs-d'oeuvre dont la création exige tous les bonheurs de l'amour. C'était une figure blanche où le ciel de l'Espagne avait jeté quelques légers tons de bistre qui ajoutaient à l'expression d'un calme sésaphique, une ardeur fierté, lueur infusée sous ce teint diaphane, peut-être due à un sang tout mauresque qui le vivifiait et le colorait. Relevés sur le sommet de la tête, ses cheveux retombaient et entouraient de leurs reflets noirs de fraîches oreilles transparentes, en dessinant les contours d'un cou faiblement azuré. Ces boucles luxuriantes mettaient en relief des yeux brûlants, et les lèvres rouges d'une bouche bien arquée. La basquine du pays faisait bien valoir la cambrure d'une taille facile à ployer comme un rameau de saule. [...]

Il se trouvait en cette fille trois choses réunies, dont une seule suffit à diviniser une femme : la pureté de la perle gisant au fond des mers, la sublime exaltation de la sainte Thérèse espagnole, et la volupté qui s'ignore. Sa présence eut toute la vertu d'un talisman. »



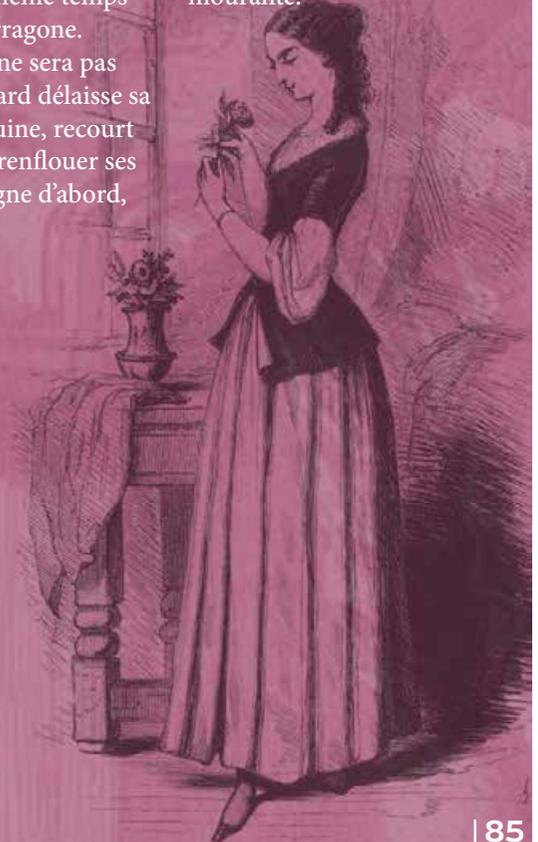
### Résumé de l'histoire

*Les Marana* est un récit paru en 1832 et 1833.

Les Marana sont une famille de femmes, constituant une dynastie italienne de courtisanes. L'une d'elles, la Marana a juré que sa fille Juana, issue d'une liaison avec un jeune italien, de Mancini, qui la reconnue, restera vertueuse. Elle la confie à un riche marchand de Tarragone, qui veille jalousement sur sa vertu. Celui-ci lors de la prise de la ville par les Français, est contraint de loger un jeune officier, le marquis de Montefiore,

qui remarque bien vite la jeune fille et la séduit. La Marana, avertie accourt et exige sous la menace que le marquis répare. Mais il s'est conduit d'une manière si veule que Juana refuse le mariage que sa mère avait imposé au séducteur. Elle épousera un certain Diard, compagnon de guerre de Montefiore, et entré en même temps que lui à Tarragone. Ce mariage ne sera pas heureux. Diard délaisse sa femme, se ruine, recourt au jeu pour renflouer ses finances, gagne d'abord,

puis reperd tout son gain en jouant contre son ami Montefiore. Il l'attire à Bordeaux dans un guet-apens, et le tue pour s'emparer de son argent. Sa femme l'apprend, et, comme il est trop lâche pour se faire justice, elle le tue elle-même. Elle se retirera en Espagne pour élever ses deux enfants, et ne reverra sa mère que mourante.



# Les demoiselles

## Eugénie Grandet



### *Eugénie Grandet*

« Eugénie appartenait bien à ce type d'enfants fortement constitués, comme ils le sont dans la petite bourgeoisie, et dont les beautés paraissent vulgaires ; mais si elle ressemblait à Vénus de Milo, ses formes étaient ennoblies par cette suavité du sentiment chrétien qui purifie la femme et lui donne une distinction inconnue aux sculpteurs anciens. Elle avait une tête énorme, le front masculin mais délicat du Jupiter de Phidias, et des yeux gris auxquels sa chaste vie, en s'y portant tout entière, imprimait une lumière jaillissante. Les traits de son visage rond, jadis frais et rose, avaient été grossis par une petite vérole assez clémente pour n'y point laisser de traces, mais qui avait détruit le velouté de la peau, néanmoins si douce et si fine encore que le pur baiser de sa mère y traçait passagèrement une marque rouge. Son nez était un peu trop fort, mais il s'harmoniait avec une bouche d'un rouge de minium, dont les lèvres à mille raies étaient pleines d'amour et de bonté. Le col avait une rondeur parfaite. Le corsage bombé, soigneusement voilé, attirait le regard et faisait rêver ; il manquait sans doute un peu

de la grâce due à la toilette ; mais, pour les connaisseurs, la non-flexibilité de cette haute taille devait être un charme. Eugénie, grande et forte, n'avait donc rien du joli qui plaît aux masses ; mais elle était belle de cette beauté si facile à reconnaître, et dont s'éprennent seulement les artistes. [...]

Ses traits, les contours de sa tête que l'expression du plaisir n'avait jamais ni altérés ni fatigués, ressemblaient aux lignes d'horizon si doucement tranchées dans le lointain des lacs tranquilles. Cette physionomie calme, colorée, bordée de leur comme une jolie fleur éclos, reposait l'âme, communiquait le charme de la conscience qui s'y reflétait, et commandait le regard. Eugénie était encore sur la rive de la vie où fleurissent les illusions enfantines, où se cueillent les marguerites avec des délices plus tard inconnues. »

## Résumé de l'histoire

*Eugénie Grandet* est un roman qui paraît en décembre 1833.

Le roman se déroule presque entièrement à Saumur. Félix Grandet (le père Grandet), vigneron, a su, par d'habiles spéculations, acquérir une énorme fortune. Il la gère avec une avarice sordide, et dirige avec autorité une famille composée de sa femme, aimante et douce, et de sa fille unique Eugénie. Le service de la maison est assuré par la grande Nanon, qui voue à Grandet une reconnaissance infinie parce qu'il l'a recueillie, et le sert avec dévouement, quitte à lui tenir tête, le cas échéant.

La vie coule avec uniformité dans cette maison ; elle n'est animée que par la

rivalité des deux familles Cruchot et Grassins, dont chacune, convoitant l'énorme dot qu'aura Eugénie, essaie de pousser ses avantages dans une véritable stratégie prématrimoniale.

Mais voici qu'arrive à Saumur le cousin d'Eugénie, Charles Grandet, dont le père a fait faillite et s'est suicidé. Auparavant, il a confié son fils au père Grandet. Le fils renoncera à la succession de son père et partira pour les Indes y chercher fortune. Mais, au cours de son séjour à Saumur, Eugénie est tombée amoureuse de lui (plus profondément qu'il n'est devenu amoureux d'elle) et lui a remis, en cachette de son père, un petit trésor en écus d'or que l'avare lui avait constitué. Charles, avant de quitter Saumur, a juré à Eugénie un amour éternel et promis de l'épouser lorsqu'il aura rétabli sa fortune aux Indes. Grandet, après le départ de Charles, a l'occasion de demander à sa fille de lui présenter

son magot ; elle refuse de le faire (et pour cause) et tient tête à son père avec une énergie telle que Grandet, entré dans une violente colère, la condamne à rester dans sa chambre, « au pain sec et à l'eau ».

Ces scènes atroces finissent par avoir raison de la santé de Mme Grandet ; elle meurt. Et c'est ensuite le tour du père Grandet, qui laisse ainsi une orpheline riche d'un nombre respectable de millions. Elle attend Charles. Il ne la reverra pas. Rentrant enrichi par la traite des nègres, il a cru flatteur et avantageux de se fiancer à une héritière titrée, Mlle d'Aubrion (calcul faux car il finira par perdre sa fortune). Eugénie, désolée, mais résignée, accepte d'épouser le président Cruchot de Bonfons, à la condition expresse que cette union reste un mariage blanc. Son mari étant mort peu après, Eugénie achève son existence en se consacrant aux bonnes œuvres.



**MB**  
**MUSÉE BALZAC**  
 Château de Saché

